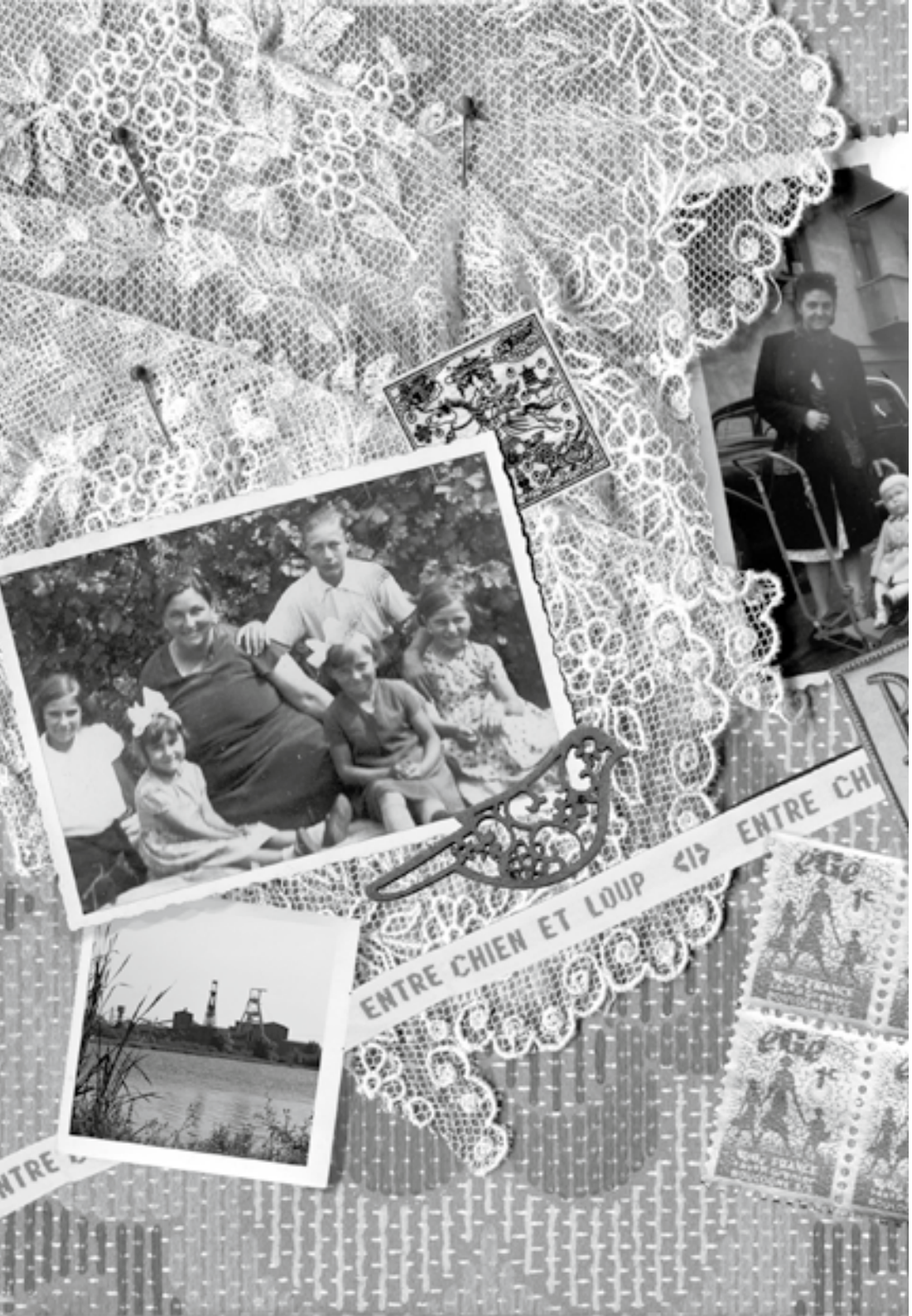
compagnie entre
chien et loup

Une mine de femmes

le boulon



Compagnie Entre chien et loup

Camille Perreau : direction artistique / entretiens / graphisme

Caroline Vergon : entretiens / dramaturgie

Christophe Raynaud de Lage : photographies

François Payrastre : assemblage des entretiens / montage / mixage

Marie-Madeleine Linck : transcription / littérarisation

Le Boulon, Pôle Régional des Arts de la Rue - Vieux Condé

Virginie Foucault : mise en place du projet

© éditions Le Boulon - 2010
ISBN : 978-2-9537139-0-9

KRUCHY PLACEK
gâteau Polonais
Gâteaux pour petits et grands
RECETTE 90
25
Woly
BON POINT
CERF
Ce livre appartient à
HOSTELLERIE DU

A celles qui nous ont raconté et à toutes les autres.

Une mine de femmes…

Beaucoup a été dit, écrit, autour des hommes du fond, ceux qui descendaient chaque jour puiser le charbon. Ce n'est que justice, il était temps de leur rendre l'hommage qui leur est dû, et de le faire avec tout le cœur, mais aussi la distance que requiert le fait de se pencher sur ce passé proche, dont les lieux gardent encore la trace et les hommes la mémoire vive. Moins de mots ont été consacrés à leurs femmes. C'est à elles que nous donnons la parole ici. Comme souvent, c'est la petite histoire, celle du quotidien, de la rencontre humaine, qui nous amène à vouloir comprendre la grande, à en fouiller les recoins.

Mai 2006… La compagnie Entre chien et loup est invitée à venir présenter « Le Temps du voyage » dans le cadre des Turbulentes, Festival des Arts de la Rue du Valenciennois. C'est le début d'une belle complicité avec Virginie Foucault, la directrice du Boulon, Pôle Régional des Arts de la Rue, et toute son équipe. Commence alors notre attachement pour ce territoire, ses habitants, la ville de Vieux-Condé. Les collaborations n'ont pas cessé depuis.

Janvier 2009… Grâce à l'aide du Boulon, structure coproductrice du spectacle « Deux, un état des lieux », la compagnie Entre chien et loup réalise à Vieux-Condé des entretiens de femmes. Au fil des témoignages recueillis, émerge le passé de ces femmes, nombreuses à avoir vécu aux côtés des mineurs - leur mari, leur frère ; toujours là ou décédés bien souvent de la silicose. De ces rencontres naît le désir, partagé par le Boulon, de transmettre la parole de ces femmes, à travers une exposition et un livre, accompagné d'un CD audio.

Janvier 2010… En relation avec le club Bassin Minier Uni du Pays de Condé et l'appui du Parc naturel régional Scarpe - Escaut, le Boulon nous fait rencontrer douze femmes, âgées de cinquante-quatre à quatre-vingt-douze ans, issues des différentes périodes d'immigration, vivant en France et en Belgique. Nous tenions à cette diversité, nous méfiant de la propension, toute humaine, à mythifier les choses, à verser facilement dans le stéréotype, la caricature, voulant éviter toute image d'Epinal.

Douze femmes, douze thèmes, où chacune exprime sa parole, témoigne de son histoire, de ses souvenirs, avec ses mots, s'attachant à certains détails plus qu'à d'autres, avec le filtre du temps qui a passé, et qui peut déformer. Mais avec toute la générosité et la sincérité avec laquelle chacune nous a livré cette parole.

Finalement, ces femmes aux destins si spécifiques, irréductibles à aucun autre, nous parlent cependant des femmes, de toutes les femmes, et leurs mots dessinent l'Histoire, la nôtre, celle des mutations qui ont bouleversé la seconde moitié du XXe siècle. Du spécifique au commun, du particulier à l'universel. Humanité.

Par respect pour ces femmes, nous avons choisi de transmettre leur parole sur le mode oral, tel qu'il nous a été livré lors des enregistrements de ces entretiens.

Eva Budniarski
Vieux-Condé - France
Née en 1928

« FALLAIT QU'ON AIDE MAMAN, NOUS »

J'ai été à l'école. Après mon certificat je suis partie en seconde, j'ai fait deux ans, j'ai pas passé mon brevet parce que mes parents ne comprenaient pas et y a un qui a dit « Qu'est-ce que tu l'envoies à l'école ? Même si elle a ce brevet, comme elle est Polonaise elle n'aura jamais de travail nulle part ». Et c'était une sottise comme une autre parce qu'après on devenait quand même Français d'office à dix-huit ans. Donc si on avait le niveau, malgré tout, dans mes papiers le niveau y est toujours. Mon père, y a que l'école qui comptait pour lui. Mes parents allaient danser tous les dimanches, mais y aurait pas fallu que ma mère soit *farcée* pour que nous on n'aille pas à l'école, ça je vous le dis. Parce qu'il nous disait toujours « L'instruction donne la liberté à l'Homme ». Ça je l'ai entendu en tout cas quand je travaillais mal à l'école. Après le pain, le devoir de l'Homme c'est l'instruction, ça comme on veut. Moi j'ai eu une fille et elle est allée à l'école, jusqu'à vingt-cinq ans et elle est prof, prof d'histoire.
Eva, née en 1928

Oh je n'ai pas fait des grandes études, j'ai mon certificat d'études. Pour nous c'était plus difficile d'apprendre. Bon il y en a comme ma sœur, elle aurait pu continuer, elle avait plus la tête pour, moi j'aimais pas l'école déjà. J'ai déjà eu mon certificat d'études. Puis fallait qu'on aide Maman, nous. Nous les filles, on nous a pas laissé le choix. Fallait qu'on aide la mère. Ben on a appris, je ne me souviens pas tout à fait de la première année ; on n'a pas été en maternelle déjà. Donc on a appris à parler le français avec les enfants de la Solitude et je pense que quand on est parti des baraquements, on devait savoir parler français. Peut-être pas aussi bien que vous mais on devait savoir. Mais à la maison on parlait polonais. Et c'est pour ça que mes parents n'ont jamais su bien parler français parce que partout où ils ont habité il y avait que des Polonais. Mais j'ai quand même eu mon certificat d'études à quatorze ans. Et après, ben, j'ai relevé mes manches et ma mère m'a dit qu'il fallait travailler.
Emilia, née en 1948

Ben moi j'ai fait une scolarité normale. Je suis allée à l'école primaire, l'école gardienne jusqu'à six ans ; à six ans et jusqu'à entre onze et douze ans l'école primaire et puis l'école moyenne. Et là je me suis arrêtée mais en suivant des cours du soir de sténodactylo, et tout ça. A l'époque, je dirais pas que c'était la mode mais on aimait un petit peu se perfectionner dans certaines choses et c'était comme ça. J'ai fait les cours du soir ici. Ça s'appelait avant l'école industrielle mais maintenant ça s'appelle les cours de promotion sociale. Et maintenant je continue toujours à suivre les cours de promotion sociale, mais plus dans ma localité, pour des cours de broderie et d'informatique.
Ghislaine, née en 1944

Moi j'étais à l'école à Fresnes, mais j'ai pas été loin vous savez. Maman elle disait toujours que j'étais souffrante pour rester l'aider alors je manquais beaucoup l'école et j'ai pas eu un niveau. Mais j'ai la chance que mes filles elles ont fait des études... Puis Gilles il est bien aussi. C'est ça qui me fait du bien. Mes enfants sont intelligents vous savez.
Olga, née en 1928

A l'école moi, je suis allée jusqu'au cours complémentaire. C'était la guerre après alors c'était plus pareil… On faisait une demi-journée d'école parce qu'il n'y avait pas de chauffage. Pour économiser le chauffage une demi-journée chez les filles et une demi-journée chez les garçons. Donc à quinze ans, j'ai été apprendre la sténodactylo à Condé, chez Madame Baumont. Oui, là j'ai eu mon diplôme de sténo. J'aimais bien. Oh, j'aimais bien.
Martha, née en 1929

J'ai été à l'école, oui, j'ai quand même eu mon certificat et comme j'avais une bonne tête j'aurais dû continuer mais y avait pas les moyens. Mes parents ont préféré que ce soit mon frère, le garçon. Même la directrice a appelé pour que je continue mais je suis allée à l'école ménagère. Maman a dit « Elle fera comme sa sœur ». J'aurais voulu autre chose, mais non… C'était pas dans leurs moyens. Donc je suis allée à l'école ménagère : on apprenait la cuisine… Il y avait de l'écrit quand même, de l'histoire et de la géographie, un peu d'écrit… Des maths, y avait pas. C'était plutôt de la pratique, du point de vue d'une femme qui saura faire du repassage, de la cuisine, de l'entretien de la maison, tout ça, oui, c'était beaucoup de pratique. Mais moi, cela ne me plaisait pas alors je ne faisais rien pour que ça aille. J'aimais bien la cuisine alors là je faisais de bon cœur mais la suite, non. Cela m'a quand même servi après, j'ai eu des bases.
Marie-Thérèse, née en 1948

Ah oui, on a été à l'école jusqu'à treize ans. Moi je suis allée à l'école jusqu'à treize ans parce qu'après il y a eu la guerre et les instituteurs y sont partis et on n'avait plus d'école mais pas longtemps. Puis après on a été évacués. On est partis. On a été obligés de partir. On nous a fait partir. Les Allemands, ils allaient arriver… Je me rappelle plus. Si, je me rappelle qu'on est partis, qu'on marchait, on marchait, les Allemands ils bombardaient, on se cachait dans les granges, dans les fossés et tout ce qu'on veut. Ah si, si, si, ça je me rappelle.
Stanislawa, née en 1929

J'ai fait l'école primaire et après j'ai fait l'école professionnelle en coiffure. Le week-end on allait à l'école ménagère. On avait une semaine cuisine, une semaine raccommodage, une semaine repassage, oui. Et on allait le dimanche matin aussi à ce moment-là. On aimait bien, il y avait plusieurs options. C'était ici à Péruwelz. On apprenait tout le temps quelque chose.
Huguette, née en 1935

Ghislaine Duquesnoy
Péruwelz - Belgique
Née en 1944

« C'ÉTAIT LES MAISONS DES MINEURS »

Mon papa, il n'a jamais voulu habiter dans une cité minière parce que quand vous étiez dans une cité minière dès qu'il manquait quelqu'un d'urgence, tout de suite il y avait un garde préposé qui était envoyé directement. Il connaissait bien où les gens habitaient et leurs qualifications, et automatiquement s'il y avait un problème quelque part ou quoi, le garde allait, frappait à la porte… « Madame, si vous voulez dire à votre mari qu'il doit revenir pour le poste suivant… ». Parce que c'était toujours en trois équipes, matin, midi et nuit. Et suivant qu'il était revenu, en supposant qu'il faisait le matin, et qu'il y a un problème l'après-midi, on lui disait qu'il doit venir faire la nuit. Donc il fallait être un peu à disposition. Tandis que quand vous étiez en dehors de la cité minière, vous n'étiez pas à disposition.
Ghislaine, née en 1944

Ben moi j'ai habité le plateau : c'était une petite maison, il y avait deux petites chambres, une pièce, une toute toute petite cuisine. Alors, si vous voulez, quand j'ai eu Gilles on était là à cinq, on était entassés, on se débrouillait. Vous savez, on faisait avec. Mais les maisons, elles n'étaient pas transformées comme maintenant. Maintenant ils ont tout fait moderne. Pour se laver, on tirait une baignoire et on se lavait là-dedans et après on vidait l'eau et on mettait ce truc dehors. Isabelle, elle en parle encore. Elle dit « Quand je pense comment on se lavait dans cette grande baignoire et après on vidait l'eau, on allait la mettre dehors ». Nous c'était comme ça, les maisons elles étaient comme ça et puis c'est tout. C'était les maisons des mineurs. Et maintenant, ils ont tout réparé, ils ont agrandi d'une pièce, ils ont fait une douche. Elles sont bien maintenant. Faut bien que j'en profite, hein.
Olga, née en 1928

C'est la maison de la grand-mère de mon mari, on a fait des travaux bien sûr. Le chauffage déjà parce que le feu aux boulets, ça faisait beaucoup de poussière. Et puis, je le laissais tout le temps éteindre. Je m'entendais pas avec ce feu-là. Et il fallait faire bouillir le linge. Je m'entendais pas avec les feux, moi, non. En septante seulement qu'on a fait la salle de bain. Et qu'est-ce qu'on fait sans salle de bain maintenant ?

Huguette, née en 1935

Il y avait cette pièce qui était considérée comme remise, il y avait un couloir, à droite c'est là qu'on faisait la cuisine et là c'était la salle à manger. Mais attention, la salle à manger, il n'y avait pas tellement de meubles à ce moment-là. Après j'ai eu une sœur qui, quand elle a été veuve, elle avait sa chambre à coucher là. Plus tard, c'était beaucoup plus tard, dans cette remise on a fait une cuisine. J'ai un frère qui a mis du ciment mais c'était pas bien fait, il a tapissé et c'était notre petite cuisine. Donc ça, c'était déjà mieux. Et en haut, il y avait deux grandes chambres. Parce que la salle à manger, elle avait 21 m². Donc en haut, il y avait deux grandes chambres. Et on dormait à combien ? Je n'ai pas de souvenirs des *logeurs* où ils dormaient, je sais qu'ils dormaient en haut, tous les hommes, et de l'autre côté c'était les femmes et nous, les enfants. Vous savez, je voudrais pas repasser par ça. Parce qu'on dit : Ah oui, mais dans le temps… mais non, non… Mon mari travaillait aux ateliers centraux qui appartenaient aux Mines mais je suis restée avec mes parents. Quoi que mon père était retraité, il aurait dû partir parce qu'à un moment donné, il n'y avait plus de logements. Qu'est-ce qu'on faisait ? On les logeait quand même mais la moitié de la maison ou partir beaucoup plus loin. Quand je me suis mariée, je suis restée. Et j'aurais pas quitté ma maman ! Heureusement que l'homme, il n'a rien dit ! J'étais bien contente. Ma Maman, c'était… J'étais la dernière, on était à huit !

Martha, née en 1929

C'est toutes les mêmes rues. Alors la rue du Maréchal Joffre, quand vous rentrez dans la cité sur la droite, elle fait tout le tour de la moitié de la cité et quand vous rentrez à gauche, c'est la rue du Maréchal Foch qui fait l'autre moitié de la cité et nous, on est dans le milieu. Il y a la rue Maréchal Pilsudski, d'ailleurs il y en a qui n'arrivent jamais à prononcer, la rue de la Liberté et puis la rue Fayol. Et c'est toujours les mêmes maisons. Alors moi, on peut se repérer avec mon allée de cailloux rouges, parce qu'elle est quand même large. Autour de la cité, on avait un mur de deux mètres pour commencer. Et tous les gamins ont joué sur le mur, ils sont montés sur le mur, même que les parents avaient peur. Après on l'a abattu à moitié donc il reste un mètre. Mais au début ça ne nous plaisait pas beaucoup, à moi non plus, parce que c'était tous les derrières de la maison, il y avait les poulaillers et tout, c'était quand même pas très beau à voir.
Eva, née en 1928

Il y avait mes grands-parents qui habitaient ici et mon grand-père a dit à mon mari « Ben tu sais, elle n'a jamais habité dans une cité, ça va lui être bizarre. Alors, si tu veux, on a la maison ici, on se retire dans deux pièces et on vous donne les deux autres pièces. Si vous voulez habiter ici, vous pouvez ». Pas de loyer, rien du tout, donc plutôt que d'aller habiter dans les baraquements autour de la mine, on est venus ici. Et c'est notre vie de mineur qui a commencé ici, mais c'était la maison où j'étais née et c'était mes grands-parents qui habitaient dedans. Et bien souvent maintenant, je me pose la question : ils avaient soixante-dix ans, je me dis, ben quand même, ils se sont retirés dans deux pièces pour nous donner deux pièces. Ils avaient leur tranquillité, ils étaient bien. Mais je me pose la question si je le ferais.
Josiane, née en 1932

La maison, elle n'était pas comme ça. D'abord, il n'y avait pas de couloir. C'était une ancienne ferme, là c'était les étables. Il y avait pas de garage c'était la prairie. Tout en allant, on a arrangé un petit peu. J'ai fait les travaux plus tard. Et en plus quand il a arrêté de travailler à la mine, il y avait nettement moins de salaire et une partie de ce qu'il touchait, c'était pour ses médicaments et le docteur qui venait parfois deux, trois fois par semaine. Maintenant que c'est payé, tout est arrangé, tout est bien, on arrive à la fin.
Julienne, née en 1931

Khadija Aouzali
Wallers-Arenberg - France
Née en 1956

« C'ÉTAIT UNE COURSE… »

Moi aussi je préparais le café et tout ça, mais c'est pas comme les autres. Je préparais le café et avant je faisais à manger, je préparais le repas le midi, le soir. Je faisais le casse-croûte vers quatre heures et tout ça. Mais quand j'ai passé mon permis et j'ai su parler, je suis allée travailler. Alors je fais à manger le matin et le soir on le mange. Quand mon mari, il était du matin, je me levais avec lui pour préparer le café, je faisais le *briquet* et je redormais. C'était tôt, dans la nuit. Je n'aime pas me réveiller dans la nuit mais je faisais le café, je faisais le casse-croûte et puis quand il était parti, je fermais la porte et moi je retournais dormir.
Khadija, née en 1956

Eh bien, tout ce que je peux dire c'est que je faisais le ménage, je faisais le repas, j'attendais mes enfants à la porte ; quand ils avaient une composition j'y pensais ; je ne sais pas si les gens sont encore comme ça, mais je pensais « Pourvu qu'ils réussissent ». C'est tellement qu'on s'était dit « Il faut que les enfants… », mon mari ne voulait pas que les enfants aillent à la mine. Donc on s'était dit « Il faut qu'ils s'en sortent à l'école ». J'attendais à la porte pour savoir s'ils avaient réussi ou pas. C'était ça, la vaisselle, le ménage et puis préparer à manger pour quand ils rentrent le midi, parce qu'ils revenaient manger, mettre le petit à coucher avant que les autres arrivent pour être tranquille avec les plus grands. Voilà, c'était une course, quoi.
Josiane, née en 1932

On n'a pas rigolé, vous savez, nous les femmes de mineurs. On en parle maintenant, on en rigole mais on n'en a pas rigolé, hein ; vous voyez, il y avait la lessive, il n'y avait pas de Cocotte minute non plus quand moi je me suis mariée. On faisait à manger sur un feu donc on pouvait pas faire frites, bifteck, salade parce que le temps que la graisse elle chauffe, si vous aviez les frites vous aviez le bifteck qui était froid. C'était l'un des deux. D'ailleurs des biftecks on n'en faisait même pas parce qu'on n'avait pas les moyens. Donc on était occupées déjà par la lessive, par la cuisine ; pour faire la vaisselle, il fallait faire chauffer l'eau aussi donc ça prenait du temps.

On amenait nos enfants à l'école, on n'avait pas de voiture, pas de vélo, donc on allait à pied et en revenant on faisait nos courses. Et les courses et les repas se faisaient aussi par rapport à l'argent qu'on avait dans le porte-monnaie. S'il restait des sous, on faisait un petit repas un petit peu mieux mais sinon on passait au magasin et on regardait. Mais vous voyez, malgré tout, j'en parle avec presque nostalgie parce que les goûts des aliments par rapport à maintenant, ça n'a plus rien à voir. Donc je vous dis, on s'ennuyait pas : vous alliez les amener à l'école, passiez faire les courses, faisiez à dîner, faisiez vite les lits, fallait déjà aller rechercher les enfants à l'école et il fallait tout le temps s'arranger pour que quand les enfants rentrent de l'école, on ne commence pas à cuire les patates ou bien… Sinon ils seraient partis à l'école sans manger. Donc on s'arrangeait tout le temps, vous savez, de toute façon on a mangé beaucoup de trucs mijotés avant, de façon que quand ils arrivent ils puissent manger. Alors après il y avait le souci avec l'époux : quand il faisait le poste de l'après-midi il mangeait avec nous ; quand il faisait le matin il mangeait à trois heures de l'après-midi. Lui quand il rentre du boulot, il a faim. Quand il faisait la nuit, quand nous on mangeait, lui il déjeunait. Donc après, il fallait lui refaire à manger à quatre heures. Mais vous savez, on s'ennuyait pas, entre les allées et venues des écoles, les repas, faire chauffer l'eau pour la vaisselle… On s'ennuyait pas !
Emilia, née en 1948

Quand je travaillais, je finissais à six heures donc on revenait, on faisait à souper et quand on avait fait à souper on faisait sa vaisselle et si c'était le jour qu'on jugeait que c'était le jour de nettoyage, on faisait le nettoyage ; si c'était le jour de la lessive, si on ne voulait pas faire la lessive le samedi, il fallait s'arranger. Mais par exemple le charbon, mon mari rentrait le charbon et tout pour préparer le feu pour le lendemain ; ça oui, on s'arrangeait. Il fallait le faire. On travaillait à deux. Quand on sait prendre le salaire des deux, on doit partager les travaux aussi, ça de ce côté-là, il faisait ce qu'il pouvait et moi aussi, comme ça le samedi on pouvait aller au cinéma si notre nettoyage était fait ; si tout était en ordre on allait au cinéma.
Ghislaine, née en 1944

Au matin c'était quand on s'occupait des enfants. J'avais déjà loin pour les conduire à l'école. Après c'était le repas, nettoyer la maison, c'était toujours un roulement, il y avait toujours des choses, si vous voulez, qu'il fallait recommencer. Le ménage moi c'était plutôt tous les jours un petit peu. Oui, parce que comme on était entassés, on était à cinq entassés dans une petite maison, il fallait le faire souvent, on le faisait tous les jours. Il y avait le feu au charbon et donc ça fait des poussières. Mais on n'y pensait pas, hein. C'est maintenant qu'on voit qu'on l'avait pas belle avec ça, avec le charbon. Le charbon, mon Dieu !
Olga, née en 1928

Tous les jours, le matin, il fallait se lever, rallumer du feu parce que c'est pas des feux continus ! Alors rallumer du feu pour faire du café et puis remplir après son *boutelot* pour pouvoir aller travailler et avoir quelque chose à boire, hein. Tous les jours. Puis on faisait sa *mallette* au matin, on la préparait pendant que lui se rafraîchissait un petit peu puis il se préparait. Moi, comme je vous dis, la petite, elle allait à l'école. Il fallait la conduire à l'école et puis après il fallait faire à dîner pour l'homme pour quand il revient et puis il fallait aider à s'occuper des bêtes. Pour avoir quelque chose, il fallait aider à s'occuper des bêtes, aller chercher de l'herbe pour les lapins et tout ça. On avait de tout.
Stanislawa, née en 1929

On avait toujours du travail, du matin six heures, trois heures des fois parce que lui allait des fois en avance. Il y avait un petit feu que Maman a donné, à trois pieds. Il fallait allumer le feu, il fallait faire du café, il fallait préparer les tartines, fallait toujours tout préparer. On mettait une casserole sur le feu pour que ça cuise vite. C'était tout va vite… à faire du café frais et puis on appelait les hommes, on les réveillait puis ils mangeaient et partaient et voilà. Je me suis toujours levée le matin avec mon mari. Toujours. Avant même, plus tôt parce qu'il fallait faire le feu, tout préparer, mettre des casseroles ; je vous dis on mettait les casseroles dans le feu, elles étaient toujours noires, c'était pas propre, c'était comme ça. On se recouchait mais on avait froid et le temps de se réchauffer il fallait se lever parce qu'il était huit heures, ou sept heures. Quand les enfants n'étaient pas encore là vous avez le temps un petit peu mais quand c'était les enfants, il fallait se lever avant sept heures pour les mettre à l'école, pour s'occuper des enfants, puis les ramener. Et l'eau : il y avait une pompe, elle ne marchait pas. Quand vous alliez chercher de l'eau, il fallait prendre un seau puis mettre l'eau dedans. Alors quand quelqu'un voyait que quelqu'un d'autre cherchait avec un seau d'eau, tout le monde y allait. Il y avait une pompe à côté de Madame Schlag, vous savez… ben tout le monde allait chercher à une pompe, une pompe pour tout le coron. On a eu le robinet, nous à la maison, je ne sais pas si c'était pas en 1952, quelque chose comme ça. Il y avait aussi des camions citernes qui venaient. On a même fait des photos. Le camion citerne, il venait une fois par jour et on allait chercher de l'eau.
Marianna, née en 1919

Martha Drobinski
Vieux-Condé - France
Née en 1929

« POUR LA LESSIVE, ON S'Y PRENAIT LA VEILLE ! »

Moi, quand mon mari était malade, je la faisais le dimanche si je sortais pas. Je faisais ma lessive et puis voilà. Et puis j'étais libre. Ma voisine disait « Ah non, en polonais, c'est péché le dimanche si tu laves. » Mais je disais, c'est pas moi, c'est la machine. Et même quand je travaillais, je faisais le dimanche. Un tour. Parce qu'il fallait laver deux fois. C'était pas des machines automatiques. J'avais une Hoover, mon mari m'a fait une machine Hoover avec des tôles, l'ancien moteur et puis des hélices, ben c'était déjà bien. Mais les hélices elles abîmaient le linge, vous savez. Et pourtant c'était sur le côté. Aux chantiers d'Anzin les ouvriers commençaient à faire des machines pour leurs femmes, pour moderniser. Ils disaient « Je te ferai une machine ». La lessive, pour sécher l'hiver, elle mettait une semaine parce qu'il y en avait beaucoup. Et puis, ce n'était pas des synthétiques, c'était des molletonnés ! Il n'y a pas longtemps, on en a parlé. Les hommes ils avaient des caleçons, des gros caleçons d'hiver mais ça mettait une semaine pour sécher. En été, ça allait. On avait des fils et le linge était beau, bien à l'air, au soleil ou bien au vent. Au vent c'était bien. Oui. Mais l'hiver, ma mère quand elle mettait le linge - moi aussi après je l'ai fait - elle mettait des gants, pas toujours ; moi j'avais des gants blancs en coton crocheté. Et après, pour tout enlever… Les épingles à linge elles cassaient... Elle revenait avec le linge tout raide, il fallait laisser d'abord le linge dégeler, si on peut dire, et puis après on le pendait. Voilà, des drapeaux. A la cuisine.
Martha, née en 1929

Laver les bleus, c'était spécial. Il fallait les tremper avant, parce que je voulais pas esquinter ma machine, une neuve quand même. Alors je les trempais dans du savonnage et puis je les brossais quand même grosso modo, puis je les rinçais et je les mettais à laver seulement après. Ah, c'était la galère, les bleus une fois par semaine.
Marie-Thérèse, née en 1948

Les gens avant, ils étaient peut-être pas riches mais ils avaient du beau linge. Parce que cela n'existait pas du linge bon marché. Il n'y avait pas tous ces magasins, comme maintenant. Les gens avaient du beau linge, c'est-à-dire que la laine c'était de la laine, on avait des chaussettes en laine, on avait des pulls en laine mais on pouvait pas les mettre dans les machines qui tournaient comme ça… Alors le mercredi, pour ma sœur et moi, Maman nous préparait toutes les chaussettes à laver. Rendez-vous compte ! Trois frères et puis deux filles. Il fallait laver chaussette par chaussette, à l'endroit et à l'envers. Et pas d'eau chaude pour rincer… A peine, parce qu'il n'y avait pas d'eau chaude au robinet. Quand Maman arrivait à en faire chauffer, au fur et à mesure elle nous en rajoutait un petit peu. Mais vous savez, on s'ennuyait pas parce que déjà, rien que pour la lessive, on s'y prenait la veille. Parce que tout le linge qu'on avait avant, il fallait le battre donc on le faisait tremper la veille, on le battait au matin, on le faisait bouillir sur un feu qu'il fallait nourrir, il fallait mettre du bois et du charbon et après il fallait rebattre le linge et il fallait le rincer, après l'essorer. Quand vous avez une paire de draps à essorer… Et il n'y avait pas de Soupline à ce temps-là non plus. Et quand on pendait notre linge, qu'il n'y avait pas de vent je vous prie de croire que le repassage, on ne s'ennuyait pas ! Alors pour repasser le linge, c'était toujours le problème. C'est que le linge, il est amidonné pour le repasser mais il n'y avait pas de fer à vapeur. Donc on mouillait le linge, on le roulait, il fallait qu'on attende un petit peu… Donc, si l'après-midi c'était repassage, il fallait pas que quelqu'un se pointe pour boire le café parce que c'est du linge qui avait été mouillé et il risquait de sentir s'il n'était pas repassé. Le dimanche on préparait les affaires pour le lundi pour aller travailler. Moi je sais que mon papa il n'avait qu'une paire de *toiles bleues*. Donc Maman les lui lavait le samedi après qu'on a pris notre bain, parce qu'on se lavait tous, chacun notre tour, faut pas rêver, et après, dans le bain, Maman faisait tremper les toiles bleues de Papa et il fallait qu'elles soient lavées le jour-même parce que sinon, le lundi c'était pas sec et Papa n'avait pas de toiles bleues pour aller travailler. Pour sécher, on avait des convecteurs. Avant les convecteurs c'était les *charbonnières* sur lesquelles on cuisinait. Eh bien là au-dessus il y avait toujours une corde, une corde avec le linge qui séchait. Les couches des petits, c'est pas comme maintenant, je te prends, je te jette. Non, non, c'était différent.

Emilia, née en 1948

La lessive, je la faisais déjà jeune sur la planche. On avait une planche, il y en a qui font de la musique dessus. Avant on faisait ça sur la planche. J'allais à l'école, alors le jour qu'il y avait la lessive, j'étais à la maison et Maman disait qu'il faut laver. Le lundi j'allais pas à l'école parce que je faisais la lessive déjà. C'était le lundi qu'on faisait la lessive. On la préparait et on la mettait à tremper le dimanche soir avant d'aller se coucher comme ça le lundi on faisait la lessive. Il y avait toujours une déchirure. Vous mettez une pièce là, il fallait mettre après une autre à côté, toujours quelque chose à réparer… Des chaussettes… A la fin il me disait « Donne-moi des tissus, je vais mettre mes pieds dans des tissus ». C'est vrai, parce que c'était chaque fois la même chose. Dimanche au soir, quand c'était pas fini, il fallait finir. On s'est mariés, on n'avait pas de machine, mon mari avait rien, j'avais rien. Aujourd'hui, on a tout. C'était pas la même vie, hein ! Moi je trouve qu'aujourd'hui, ils ont une meilleure vie malgré qu'on a des machins que ça va, que ça va pas comme on dit. S'ils devaient faire tout ce qu'on a fait, je sais pas… Et puis on faisait la lessive deux fois parce qu'on n'avait pas de bons produits alors il fallait faire tremper, laver, après faire bouillir et relaver et encore rincer. Et on repassait les pantalons pour les messieurs qui partaient travailler le premier jour et repasser encore. Et on avait des fers en fer qu'il fallait chauffer sur le feu.
Marianna, née en 1919

Il y avait pour deux jours de travail pour la lessive. Faire la lessive ! On mettait déjà à tremper la veille, il fallait faire bouillir et passer deux fois et toutes les bassines pour rincer. Et puis on teintait de bleu à ce moment-là ou bien on amidonnait. Fallait mettre à sécher, c'était dur à sécher tout cet amidon. Mais maintenant la bombe, ça y est. Le fer à vapeur, ça y est. Un rêve, c'est vrai, hein. Ils l'ont quand même plus facile. Avant il fallait les amidonner alors il fallait les remouiller, qu'on disait, puis à fer bien chaud. Même s'il y avait 30 degrés il fallait rallumer le feu pour faire chauffer le fer et c'était pas gai. Elles n'avaient pas beaucoup le temps d'aller travailler, y en avait assez chez elles.
Huguette, née en 1935

Emilia Brogniart et son mari Bernard
Vieux-Condé - France
Née en 1948

« FAIM, ON N'A PAS EU FAIM »

Maintenant on peut s'acheter un kilo de jambon, vous le mettez sur la table, ça ne sent pas le jambon, ça sent tout sauf le jambon. Tandis que Papa, il achetait trois tranches de jambon, on était à cinq, c'était coupé en deux, mais quand on ouvrait le papier… Hum… On aurait presque léché le papier. Vous ne savez pas ce que c'est que d'attendre le goûter par exemple le dimanche, parce que le dimanche on mangeait mieux. Le goûter, ce n'était pas quelque chose d'extraordinaire, mais enfin… On n'a pas eu faim, mais on n'a pas eu tout ce que les enfants ont maintenant, des paniers de fruits, des paquets de bonbons, des paquets de biscuits, ils sont tout le temps en train de manger. Nous, c'était le matin, le midi, le quatre heures, le soir. Il n'y avait rien entre deux. Mais par contre, quand la saison des clémentines arrivait, ou les oranges… On attendait ça, tandis que maintenant, vous mangez des clémentines toute l'année. Et des tomates. C'est ça pour vous. Les gens ne sont pas heureux. Parce que vous avez tout, toute l'année. C'est pas un reproche, c'est pas de votre faute, hein, c'est l'évolution, c'est la génération. Et l'histoire des Noëls, c'est pareil. Tous les ans, quand on fait le réveillon, c'est « Qu'est-ce que je vais faire ? » Bon, l'année dernière j'ai fait du gigot, l'année d'avant on avait fait une pintade, qu'est-ce qu'on va faire cette année ? Tandis que nous, le problème il ne se posait pas. Maman ne disait pas « Qu'est-ce que je vais faire au réveillon ? », c'était tous les ans la même chose. Alors nous, je vais vous dire, c'était le réveillon polonais. Moi, je ne me souviens pas de tout, mais je me souviens qu'on avait un morceau de poisson froid. Pané je pense pas, il devait être cuit au court-bouillon. Et Maman faisait une *babka*, un gâteau polonais, parce qu'on n'achetait pas les gâteaux à ce temps-là. Je me souviens qu'il n'y avait pas de fruits, pas de jus de fruit. Alors pour le réveillon, ils achetaient des fruits secs. Il y avait des raisins secs, des abricots secs et je ne me souviens plus quoi, il y avait encore un autre fruit. Et maman faisait cuire ça et elle mettait une pomme et ça c'était notre dessert. Elle mettait une pomme et des poires, ça remplace la macédoine de l'heure actuelle. Mais à notre temps, il y avait beaucoup de jus et pas beaucoup de fruits. Et le lendemain, je ne saurais pas vous dire quelle viande on mangeait le lendemain mais c'était un plat unique. Il y avait pas de chipotage à côté, il n'y avait pas de tralala ni du saumon rose, ou du foie gras, ou de la langue, non, non, tout cela n'existait pas. Mais on avait un bon souvenir. Et puis alors on avait un morceau de pain d'épices et une clémentine.

Emilia, née en 1948

Je n'aimais pas la chicorée, je n'aimais pas ce goût de chicorée. Mais eux, il leur fallait de la chicorée pour descendre parce qu'ils auraient été trop nerveux, c'était des grands *flacons*. Ils avaient soif. Il n'y avait pas des bouteilles de plastique non plus, on ne pouvait pas descendre avec du verre, ils se blessaient avec le verre, ça n'allait pas. Et les *mallettes*, c'était la même chose, c'était en fer pour les souris parce qu'avant on leur faisait des mallettes avec du vichy, là, mais les souris, elles venaient manger les tartines, alors on devait les mettre dans des boîtes de fer, de grandes boîtes de fer. Il suffisait de jeter une croûte et ils s'amusaient à voir les souris venir manger la croûte.
Huguette, née en 1935

C'est moi qui lui préparais le *briquet* et le café, mais c'était plus vraiment du café, du café qu'on avait repassé. D'ailleurs ça n'aurait pas été bon du café fort parce qu'ils le buvaient froid après. C'était plus de la chicorée que du café, quoi. Je préparais des tartines avec du saindoux souvent ou de la graisse de pâté aussi par moment, vous savez, ce qu'il y a autour du pâté. Mais c'était souvent ça. Il y en a qui aimaient la confiture, mais mon mari n'aimait pas.
Josiane, née en 1932

Faut pas croire, en général c'était de grosses soupes. Vous savez, les ouvriers, ils revenaient de la mine, ils avaient toujours des repas avec de la viande. Ils mangeaient beaucoup de viande, du saindoux, du cochon. Quand on tuait un cochon, il y en avait à manger ! Des boudins, oui… Ma copine qui reste là au-dessus, c'est son père qui venait tuer les cochons. Faim, on n'a pas eu faim. Avec les bêtes que ma mère avait. Et moi j'étais très difficile. Quand je voyais ça, je n'aimais pas manger des grosses soupes, après ça s'est amélioré. Une sœur qui était en service commençait déjà à faire des plats plus français… Attention, il y avait des plats polonais qui étaient bons, c'est pas ça… Mais bon, plus comme dans la campagne, quand on voit des films. C'est ma maman qui tuait les oies. Elle prenait le sang, je la vois encore lier les pattes, mettre la tête et les ailes entre les jambes, elle enlevait le duvet, elle coupait… Et puis moi je devais l'aider ou quelqu'un d'autre. Un peu de vinaigre, prendre le sang, vous savez, le battre. Et après plumer l'oie. Elle gardait les plumes, pas toutes, pas les grosses plumes, pour faire soit des oreillers, soit des édredons. Et puis après on avait de la soupe au sang. Et moi j'aimais bien, avec des pruneaux, ah c'était bon, avec des poires, un peu de raisin, dans la soupe. Elle faisait cuire l'oie en morceaux, pas tout, pas toute l'oie, seulement les abats et les ailes, il y en a qui mettaient les pattes aussi. Donc elle faisait cette soupe. Et moi j'en ai fait aussi. J'en ai fait, attendez, mon mari commençait à être malade, donc il y a 28 ans. Il y a 28 ans, j'ai encore fait *czarnina* qu'on disait en polonais.

Martha, née en 1929

Olga Wisniewski
Fresnes-sur-Escaut - France
Née en 1928

« POURVU QU'IL REVIENNE ! »

On n'aurait pas su dormir tant qu'il n'est pas rentré. C'est de même pour les enfants quand ils vont au bal. Mais je me souviens, il y a eu plusieurs accidents. Même à la mine. Il y avait, comment que je vais vous dire ? Il a été pris dans un wagon, vous savez, alors il a été pressé et le monsieur qui est venu le reconduire, il a dit qu'ils ont eu peur. Et après il a aussi eu des séquelles. A l'hôpital on ne trouvait pas ce qu'il avait. Il avait été pressé entre les deux wagons. Et il y a eu encore autre chose à son dos. Alors après on a toujours peur. Mais, comme on dit, c'est le métier, hein. Le métier de mineur, c'est ça. On est toujours sur le qui-vive. C'est soit qu'il va lui arriver quelque chose, ou bien… Oh oui, moi j'entends encore Maman dire qu'« Y a rien à faire, mon gamin, il ira pas, il ira pas à la mine, hein. » Elle le disait toujours.
Olga, née en 1928

La vie de femme de mineur c'est l'angoisse… Comme on sait que c'est dangereux, on se dit toujours « Pourvu qu'il revienne ! ». Il faut un moment pour prendre l'habitude. Et c'est une habitude qu'on ne prend jamais parce qu'on a toujours la petite peur.
Josiane, née en 1932

Quelquefois il était en retard un petit peu, on se faisait du mauvais sang parce qu'il y avait des *coups de grisou* et tout ça. Enfin, par ici je crois qu'il n'y en a pas tellement eu mais il y a des endroits, les femmes attendaient parce qu'il y avait des coups de grisou et des blessés et tout ce qu'on veut. Ben oui… Mon mari n'est pas revenu blessé, non, non. Mais mon père, je me rappelle de mon père. Qu'une fois j'étais à l'école. Avec ma sœur, on était dans la même classe. Et puis il y a un voisin qui est venu chercher ma sœur parce que mon père était gravement blessé et qu'elle devait rentrer à la maison pour aider Maman pour préparer son lit pour qu'on le ramène à la maison. Mais en fin de compte on ne l'a pas ramené à la maison, on l'a ramené à l'hôpital. Il a eu son genou cassé et plusieurs blessures. Et après ça il est redescendu au fond, ils étaient venus pour travailler dans les mines, hein. Ils n'avaient pas d'instruction, ni rien de tout ça…
Stanislawa, née en 1929

Ben, il y a eu des morts parce que dans ce métier-là on ne savait même pas vous prévenir. Vous voyez, il allait travailler l'après-midi. En principe il rentrait entre dix heures trente et onze heures. Onze heures, minuit, je le vois toujours pas rentrer. Pas de téléphone, pas de moyen de locomotion. Alors vous attendez, vous ne savez pas ce qui se passe alors qu'on lui avait demandé de faire des heures supplémentaires. Ils appelaient cela du *rabiot*. Voilà, parce qu'il fallait, il fallait… Bon il y avait du charbon. Mais vous, vous étiez là avec votre souper et alors, au bout d'un moment il y a le cœur qui s'emballe. Vous allez voir à la porte. Et après je savais qu'il n'allait plus revenir parce qu'il y avait un bus qui les prenait. Il les prenait là et les déposait là. Moi, il le déposait là le soir. Donc il n'y avait plus de bus pour revenir, pas de vélo non plus, alors on se tracassait. C'est des métiers où ils ont bien gagné leur vie sur la fin mais ce sont des métiers qui ont été durs aussi. Durs pour eux mais durs pour les femmes aussi parce que nous on subissait leur humeur en fin de compte par rapport à ce qu'ils vivaient au fond. Nous on disait aux gosses « Ben bon… Allez… Chut, va jouer par là ». Et quand il faisait la nuit, rendez-vous compte, une petite cuillère qui tombait par terre ça le réveillait. Donc on marchait sur la pointe des pieds et moi, quand il faisait la nuit, je faisais mon nettoyage quand il partait travailler à neuf heures le soir, à vingt et une heures. Tout ce qui était le plus gros à faire, le bruit, c'était fait quand il partait. Donc c'est pour ça que ce n'est pas un métier que… Mais lui, il l'a toujours fait…
Emilia, née en 1948

Touchons du bois, à Anzy-Pommereul, il n'y a pas eu d'accident grave mais je me souviens qu'en 1956 quand il y a eu la catastrophe de Marcinelle, vous avez entendu parler de Marcinelle, il y avait six mois que ma sœur était décédée. A l'époque il n'y avait pas de poste, il n'y avait rien du tout. Et mon papa qui était mineur. Au top du journal parlé on allumait, pile au top, il y avait toujours une petite musique funèbre ; à ce moment il était pensionné mais il suivait les émissions une à une et tous les flashs information. A l'époque c'était beaucoup moins courant que maintenant parce qu'on n'avait pas de télévision. Mais pour ça on allumait le poste. Pour Marcinelle, pour savoir si on en avait remonté. Et on allait acheter le journal pour voir, parce que nous on ne prenait pas le journal, mais on allait acheter un journal pour voir les nouvelles de ce qui s'était passé, et combien on en remontait. Oui, parce que même ici...

Je le vois encore maintenant. En Chine, il y a énormément de *coups de grisou*. Manque de sécurité. Quoi que la sécurité, même si on la prend, il peut toujours y avoir un coup de grisou. Beaucoup de poussière qu'on ne sait pas toujours voir quand ça va se produire. Il y a des indices, mais bon. Mais en Chine, on dit, j'ai pas été voir, que c'est souvent par manque de sécurité qu'il y aurait à peu près vingt mille tués tous les ans, mais chaque fois qu'on en parle, mon mari écoute pour voir si on en a retrouvé. Quand on annonce un coup de grisou en Chine ou ailleurs, il dit qu'il faut écouter pour voir si on en a retrouvé. Oui, c'est instinctif, ça. Parce que même si ce sont des Chinois, c'est une confrérie qui existe, ça c'est à travers la terre. On a beau dire, c'est comme ça.
Ghislaine, née en 1944

Une femme de mineur, quand son mari s'en va, si elle veut, elle peut trembler jusqu'à tant qu'il rentre. On nous demandait tout le temps « Mais vous finissez par vous adapter ? » Je dis « Pas tout à fait ». Parce qu'il y a des fois, s'il était un quart d'heure en retard, ça vous travaille, et ça toutes les femmes de mineurs ont eu ça. Et encore pire, j'ai eu ça après parce qu'un frère de mon mari a été tué à la mine à Ledoux. Il avait trente-sept ans, et c'était même pas dans un travail dangereux, tout était en place mais ça a tremblé et ça s'est écroulé puis il l'a eu sur son dos, vous savez, et il a été tué comme ça. J'ai été une fois ou deux à la mine mais après on attendait parce que ça faisait quand même loin et vous arriviez, ils fermaient les grilles, parce que les femmes, elles étaient quand même affolées. Il faut pas dire, quand vous avez des petits enfants et qu'on sait… parce qu'il y en a quand même qui ont été tués. Enfin ici, on n'en a pas eu tellement. Parce que dans le Pas-de-Calais, c'était plus grave les mines, ce n'était pas la même chose.
Eva, née en 1928

Moi, comme j'étais pas sous son régime, j'ai arrêté de travailler, j'ai pris ma vie de femme de mineur en fait parce que je ne l'avais pas, comme je travaillais toujours. S'il revenait en retard je me tracassais, on n'avait pas de portable pour dire « Je reviens pas, je fais du *rabiot* » comme il disait. Donc je me faisais du mauvais sang on va dire et puis voilà, il y avait cette angoisse. Je peux pas dire tous les jours mais ça arrivait. Et bon, il revenait, il était quelle heure ? Deux heures ? Il a fait du rabiot quand il travaillait plus tard. Mais ce qu'il y avait, on n'était pas prévenues et voilà. Vous vous demandiez toujours quoi…
Marie-Thérèse, née en 1948

Julienne Montuelle et sa fille Astrid Colmant
Bernissart - Belgique
Née en 1931

« JE TRAVAILLAIS POUR DEUX-CENT-CINQUANTE GRAMMES DE BEURRE »

Quatre heures du matin, debout. S'habiller, déjeuner. Alors pour aller travailler, il me fallait passer derrière parce que moi, j'habitais dans les *corons*, comme on dit, dans les corons de mineurs. A quatre heures du matin toute seule dans les… Comme vous diriez le champ, pour arriver pour cinq heures. Combien de fois je pleurais tout le long du chemin et je courais, j'avais peur. Et puis je travaillais jusqu'à une heure. Après on se lavait. Mais on revenait tout noir, Maman faisait chauffer une grande bassine d'eau et on se lavait tout nu tous les jours, comme ceux qui travaillent à la mine, hein. Parce que même au *criblage* on en sortait aussi tout noir. Par après, parce que je travaillais là un bon bout de temps, parce qu'il y en a beaucoup qui ont rouspété, on pouvait se laver. On peut dire qu'il y avait des douches, tu sais… Et alors quand on revenait, des fois on disait « Bon on veut bien se reposer ». Il était trois heures après midi quand on avait fini de manger et Papa disait « Allez, toi, tu prendras la première route, elle prendra la deuxième route », fallait aller faire le jardin. Il y avait les mauvaises herbes. Des fois maman disait « Mais laisse-les se reposer, cela lui fera du bien ! » Mais tu vois, je suis pas morte pour ça, j'ai quatre-vingts ans. On a toujours travaillé. Et après les journées, des fois, moi j'allais faire des ménages, et Jules aussi il allait travailler dans une ferme, le samedi et le dimanche. Des fois j'y pense et je dis « Quelle drôle de vie. Mais quelle drôle de vie ! » J'aurais jamais voulu que mes enfants aillent passer une vie pareille, oh non !
Julienne, née en 1931

Moi, j'ai commencé à l'usine. Eh bien, je prenais le train, à six heures. On avait une trotte à faire. J'avais treize ans, j'ai fait cinq ans ça. Et je rentrais au soir à sept heures. Toute la journée, partie. Debout devant les machines, on faisait de la corde. Une année il n'y avait plus de commande, on était en chômage. Alors du coup j'ai changé et j'ai été obligée de travailler à la mine parce que le père, il ne travaillait plus, il était retraité, mais il n'avait pas fait beaucoup d'années en France. Alors il fallait aller travailler et c'est comme ça que je suis partie travailler au criblage. J'ai été embauchée, j'avais de la chance parce que j'ai été embauchée. Voilà. J'avais dix-huit ans quand j'ai commencé au *criblage*, jusqu'à vingt ans. Mais je vous le souhaite pas. Ça a été quand même… Les poussières qu'il y a, c'est pas gai. Alors des fois je me pose la question « Comment que les hommes qu'ils aillent travailler au fond ? ».
Marianna, née en 1919

J'ai travaillé à la mine, j'avais dix-huit ans peut-être, dix-huit, dix-neuf, oui dix-neuf parce qu'il me semble que je me suis mariée à dix-neuf ans. Moi j'ai travaillé ici à Saint-Pierre, à la mine Saint-Pierre, à Thivencelle. Le *criblage*, c'était une toile qui passait, puis le charbon, il passait dessus et nous on était là et il fallait enlever les cailloux. Le charbon, le bon charbon il passait et nous, il fallait enlever les cailloux. C'était pénible comme travail et puis il y avait des poussières, beaucoup de poussières. Nous, c'est pareil, on avait des *toiles bleues* et samedi il fallait les laver pour que ce soit propre le lundi, hein. Après, quand ça allait mieux on achetait une deuxième paire mais quand on revenait à la maison, eh ben, on n'avait pas encore fini non plus parce qu'avec les oies et tout ça, il fallait aller chercher des orties, il fallait aller chercher de l'herbe pour les lapins. Ben quand l'homme était là et qu'il savait, qu'il avait le temps de le faire, il allait en chercher, mais quand il était pas là, qu'il pouvait pas aller en chercher, c'est nous qu'on devait aller en chercher.
Stanislawa, née en 1929

Le travail dans les mines, on n'en parlait même pas. Je pense que dans ma génération, celles qui ont soixante ans, il n'y en a pas eu beaucoup qui sont parties travailler aux mines. On est parties faire des ménages en Belgique, ça oui. C'est les patronnes belges qui venaient nous chercher. Qui disaient « Vous connaissez pas quelqu'un qui voudrait venir travailler en Belgique ? » Donc on allait faire du ménage en Belgique. J'étais un petit peu plus loin que Péruwelz à vélo, sous la pluie et je le raconte encore à mes enfants quand je dis pour combien j'ai travaillé. Je m'en souviendrai tout le temps, c'était cent-quatre-vingt-quinze francs… ça ferait quoi maintenant ? Ça ferait même pas trente euros par mois. Et quand je me suis mariée, j'ai encore fait des ménages en Belgique. Je travaillais à l'heure : je pouvais acheter deux-cent-cinquante grammes de beurre ou comme disait une dame « deux tranquettes d'gambon » donc deux tranches de jambon ou deux-cent-cinquante grammes de beurre. Mais à l'heure actuelle, on peut s'acheter plus que deux-cent-cinquante grammes de beurre avec une heure de travail, hein. C'est pour ça que je dis, on se plaint, tout le monde se plaint, mais… Eh bien je travaillais pour deux-cent-cinquante grammes de beurre.
Emilia, née en 1948

Moi j'aurais, non j'aurais pas su rester dans la maison. D'ailleurs, je nettoyais mes eaux, je me levais à cinq heures du matin pour qu'à sept heures et demi tout soit nettoyé et j'allais travailler. Je revenais à cinq heures, j'avais plus rien à faire. Si, je faisais à manger mais après mon mari, il faisait très bien à manger, alors je ne me suis plus occupée de lui faire à manger parce qu'il faisait très bien. Et j'ai jamais su faire le bouillon comme lui il faisait. Et je vous le jure, j'étais cuisinière !
Eva, née en 1928

J'ai fait le ménage, j'étais à Paris deux ans, j'ai travaillé dans cinq maisons par jour. J'ai laissé mon mari ici, moi j'étais partie travailler. Parce que j'avais pas d'expérience, c'est pour ça. J'ai fait l'expérience là-bas. J'ai travaillé deux ans puis je suis venue ici puis j'ai trouvé du travail ici. Chaque fois que je cherche du travail, je trouve deux heures, trois heures, deux heures, trois heures, quatre heures, je trouve pas un temps complet. Un petit contrat, un petit contrat de trois heures, de deux heures mais maintenant, quand même un petit peu plus comme j'ai le permis je travaille quatre heures par jour. C'est un CDD c'est pas embauché. J'ai galéré beaucoup. Ça fait combien de temps que je galère pour chercher du travail ? Tout le temps, tout le temps je cherche du travail. Je suis jamais restée à la maison. J'ai fait des CV, j'ai fait des lettres, je m'en vais à l'ANPE, j'ai fait un accompagnement aussi, j'étais à Alternatives, j'ai fait beaucoup de choses, des CV pour les personnes âgées, j'ai fait beaucoup de démarches pour le travail. Moi, j'aime bien travailler, c'est ça qui compte.
Khadija, née en 1956

A ce moment-là je faisais des tricots, des tricots à la machine. J'avais acheté une machine à tricoter. Alors je me levais très tôt le matin pour que tout le ménage soit fait et puis aussitôt qu'ils étaient à l'école je me mettais sur la machine ; ou alors je me mettais à la machine à cinq heures du matin jusqu'à l'heure de les lever et puis voilà. Je faisais ces tricots pour un magasin. Comment il s'appelle le magasin qu'il y avait à Condé ? C'était les laines Phildar. Mais c'était vraiment travailler pour rien. C'était mieux de travailler pour un particulier qui vous apportait la laine que de travailler pour des magasins comme ça, ah oui. Mais je travaillais pas beaucoup pour le magasin. C'était beaucoup des personnes qui venaient me demander pour leur enfant ou des pulls d'homme et voilà. Jusqu'au jour où j'ai dit « Même avec ça, on ne s'en sort plus… il faut que je travaille ». Et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à travailler à la faïencerie, que j'ai commencé à vivre pour moi-même. Parce qu'autrement, je travaillais toujours, j'étais toujours occupée, je vivais pour les enfants, pour mon mari, mais à travers eux. S'ils étaient contents, ou qu'il y avait des bonnes notes j'étais contente… voilà. Alors que quand j'ai commencé à travailler à la faïencerie, là je vivais pour moi, du temps que j'y étais.
Josiane, née en 1932

Ah oui, moi j'ai travaillé et la première boîte que j'ai faite, c'était dans une chocolaterie à Fresnes, là. Après j'ai travaillé à la faïencerie. A la verrerie aussi. Là il y avait du boulot. Mais heureusement, parce que maintenant j'ai une petite retraite de là. Ça fait du bien quand même. Mais là on quittait un endroit, on avait du boulot dans un autre. Moi, je portais la vaisselle sur des chariots et tout ça. Et à la verrerie, c'était les bouteilles. On portait sur des brouettes aussi. C'est tous les métiers que j'ai faits. Il en faut pour tout le monde. J'ai commencé à travailler à treize ans. Après, entre deux, j'ai arrêté un peu et maintenant je vous dis, je suis contente que ça me tombe un petit peu.
Olga, née en 1928

Stanislawa Salata
Thivencelle - France
Née en 1929

« V'LA LA QUINZAINE ! »

Il mettait sur la table « Tiens, v'là la quinzaine et puis débrouille-toi ». Et quand il avait besoin d'argent, il fallait lui donner, hein ! Fallait pas dire « J'en ai pas ! » Fallait se débrouiller pour en avoir toujours un petit peu d'avance. Et il n'y en avait pas beaucoup d'avance. Parce que quand on achetait quelque chose, on le prenait à crédit. On ne pouvait pas aller chercher quelque chose en payant comptant, c'est pas vrai. Alors il y avait des marchands qui passaient, c'était même des marchands polonais aussi. Et ils avaient toutes sortes d'affaires. On pouvait aller acheter et toutes les quinzaines ils passaient dans les maisons et puis on donnait quelque chose sur notre compte. Alors, un coup on achetait des draps, un coup… Parce qu'on n'était pas riches. On n'était pas riches. On s'est mariés avec rien. Et on prenait une paire de draps, quand elle a été finie de payer, on prenait autre chose et toutes les quinzaines on prenait quelque chose.
Stanislawa, née en 1929

On allait au magasin et on payait quand la quinzaine arrivait. C'était déjà du crédit. Mais ça, les crédits, ça a commencé longtemps avant parce qu'il y avait les coopératives qui s'étaient installées, il y avait une coopérative là au-dessus. On disait la coopérative des mineurs. Et je me souviens, c'était à payer tous les quinze jours ou tous les mois. On allait avec un carnet et puis ils inscrivaient ce qu'on prenait et au bout du compte on payait. Donc c'était déjà du crédit à ce moment-là. Après ça a été les crédits plus forts mais on ne faisait plus de crédit pour se nourrir puisqu'on va au grand magasin et on paye tout de suite. Dans les petites épiceries on pouvait encore dire « Ben je payerai demain » mais dans les supermarchés…
Josiane, née en 1932

Ah oui, avant, les petits commerces il y en avait beaucoup ; il y avait des petits commerces dans toutes les rues. Et c'est vrai qu'aux *Charbonnages* on nous payait toutes les semaines et les gens allaient acheter. On n'allait pas faire ses courses comme maintenant dans un supermarché parce qu'on savait que la porte d'à-côté vous alliez chercher un paquet de café, vous ne preniez pas votre porte-monnaie pour payer. Chez moi, j'ai encore connu ça parce qu'en face de chez nous il y avait un petit magasin et le samedi matin on touchait sa paye et le dimanche matin on allait payer son compte de la semaine, ça c'est vrai. Mais c'était dans les derniers temps… Moi quand je l'ai connu c'était dans les derniers moments parce qu'après il a commencé à y avoir des grandes surfaces et là, tout le monde paye au fur et à mesure. Mais c'est pas tout près. C'est d'ailleurs comme ça que tous les petits magasins ont disparu. Mais c'était comme ça. A la boucherie, non, mais au petit magasin de la rue, parce qu'il y avait un petit magasin à peu près dans chaque rue, et tout le monde y allait. Elle avait son cahier, elle marquait, il n'y avait pas de problème ; elle aurait jamais marqué quelque chose en plus et il y a jamais personne qui le samedi ou le dimanche matin n'aurait pas été pour payer son compte. C'était courant comme ça. Même le marchand qui déposait le pain, il mettait quelque fois le pain sur la fenêtre, c'était pour aller plus vite et le samedi il encaissait les pains qu'il avait mis la semaine. Mais maintenant, avec le système actuel… Quelquefois c'est moi qui allais payer le compte le dimanche matin. J'aimais bien parce que c'était une amie à ma sœur mais elle me donnait toujours un petit bonbon. Alors j'allais payer le compte. Mais ça c'était courant. Mais nous mariés ici, on n'a jamais fait ça parce que ça n'existait plus. Samedi on allait faire nos courses et c'était tout.

Ghislaine, née en 1944

Maman, elle se débrouillait, elle cousait, elle faisait le manger et tout ça, mais à ce moment-là elle ne travaillait pas. Ils vivaient avec ce qu'ils avaient. Je voyais pas des femmes qui travaillaient. Elles travaillaient à la maison mais elles travaillaient aussi ! Mais nous, on vivait peut-être pas vraiment mais on acceptait. C'est pas comme maintenant. Tout ce qu'ils ont… Maman elle avait comme les voisins une table, des chaises, elle faisait à manger et nous on ne voyait rien d'autre. Et je crois qu'elle vivait même sans allocation, comme elle nous racontait. Maintenant ils sont aidés et tout mais là non. Elle nous disait qu'il fallait se débrouiller autrement.
Olga, née en 1928

C'était moi qui gérais le budget de la famille. Il me rendait sa quinzaine et puis voilà. Je lui donnais des sous pour aller au café, bien sûr. Il l'avait bien gagné… C'était à lui.
Huguette, née en 1935

C'est vrai qu'il y avait beaucoup de petits magasins, c'était pas le supermarché comme maintenant. Maintenant la population… On peut pas comparer, on était je ne sais pas combien de citoyens et comme la population, elle a augmenté… Donc maintenant c'est supermarché. Il y avait plein de commerces de proximité et plein plein de cafés. Les hommes, ils allaient au café et revenaient… Des cafés il y en avait. Ils se sont bien enrichis eux. Vous savez, ils se sont bien enrichis. Par contre, mon beau-père il allait jouer aux cartes et perdait sa quinzaine. Et la femme, après, qu'est-ce qu'elle devait faire ? Et toujours à crédit ?
Martha, née en 1929

Huguette Delcourt
Wiers - Belgique
Née en 1935

« IL Y A LA MACHINE, IL Y A LE GAZ, ÇA CHANGE LA VIE QUAND MÊME »

Quand je me suis mariée, on en avait une en bois mais je ne savais pas qu'il fallait mettre de l'eau tout le temps parce que le bois s'écartait, alors on avait des fuites. Mais après on a eu une machine à laver mais ce n'était pas encore une machine comme maintenant. Mais la machine à laver, l'essoreuse, les bassines, c'était toute une journée de travail, la lessive, oui. Il fallait faire tremper, le charbon c'est gras, oui. Il fallait tremper, bien tremper avec de la soude, à ce moment-là c'était de la soude. Il n'y avait pas les produits de maintenant, non plus.
Huguette, née en 1935

Nous, c'est pas comme votre génération à vous. Nous on a vu beaucoup de choses arriver mais la plus belle invention pour la femme c'est la machine à laver automatique. Ah, celui qui a inventé ça on devrait lui donner une grosse médaille ! Je ne me souviens pas de l'année mais la journée je peux vous la raconter. On m'installe ma nouvelle machine automatique, on la met en route, je mets ma paire de draps et je regarde l'heure. Puis je suis restée tout le temps que ça tournait devant la machine et j'ai mis le tuyau d'évacuation d'eau dans la baignoire. Quand c'était fini, j'ai dit « Ah ! Qu'est-ce que ça va consommer comme électricité ! Ah, et toute l'eau dans la baignoire ! ». Voilà ce que j'ai dit. Mais alors je ne l'ai pas dit longtemps… Par contre les eaux, on récupère tout le temps, même à l'heure actuelle. Quand je lessive du blanc que je fais bouillir à quatre-vingt-dix, je prépare déjà deux seaux d'eau et je sais quand elle va évacuer, ma machine, parce qu'elle sait me dire combien de temps elle met. Bon une heure, une heure un quart et quand elle reprend de l'eau je sais qu'elle va bientôt m'évacuer l'eau de lavage. Je prépare deux seaux d'eau et je la garde pour laver les trottoirs.
Emilia, née en 1948

Avec les premiers enfants j'ai acheté la machine à laver. C'est mon mari qui l'a achetée. J'étais contente, oui. Avec les enfants, il faut faire les lessives, il faut repasser, oui… C'est dur les enfants à élever. J'en ai élevé cinq, des enfants. C'est trop dur, on peut pas laver à la main. C'est trop dur de laver à la main. Quand je suis arrivée ici, j'ai lavé à la main, j'ai essoré et j'ai accroché. Oui, c'est dur. Avant quand je suis venue ici il n'y avait pas de machine. Pas de gaz, rien. Il faisait froid, comme il faisait froid ! On mettait le charbon. Tu restais toujours à côté du four. On a galéré avant. Ce n'est pas comme avant, maintenant c'est beau. Il y a tout, il y a la machine, il y a le gaz. Ça change la vie quand même.
Khadija, née en 1956

Mon père m'a dit « Pourquoi t'achètes pas une machine à linge ? ». J'ai dit « J'ai pas les moyens ». Alors il m'a donné des sous « Tiens, tu l'achètes ». Alors on l'a achetée. C'était un tonneau. On la faisait marcher déjà à l'électricité quand même. On a acheté le tonneau, il y avait des grands bacs, vous savez, avec une hélice dedans, on mettait le linge dedans. C'est seulement après, beaucoup plus tard, que mon mari a dit « Ben il y a des autres machines, tu vas acheter une autre ». Et on est parti acheter une autre machine. Ce n'était pas encore ça parce que ça marchait, ça marchait pas. Alors on a racheté une à essoreuse. C'était normal tout ce qu'on faisait, c'était notre boulot, notre travail à la maison, femme au foyer. Et puis après on a racheté une troisième. Là, c'est fini maintenant, elle vient d'être en panne, alors je vais encore en racheter une ?
Marianna, née en 1919

J'ai pas eu tout de suite une moderne. J'ai eu une machine à arranger, vous savez, en bois. Et il fallait tordre et tout. Et après, j'ai encore été un moment avec ça… vous savez, une machine à arranger, c'était un rond, c'était des trucs en bois. Même, j'ai lavé aussi à

la main, moi. Vous savez, je prenais un petit chaudron, je mettais de l'eau, de la lessive et puis je lavais comme ça à la main. A ce moment-là on n'y pensait pas. Et après, après j'ai eu une machine et quand on s'habitue aux machines, on apprécie, surtout que les enfants ça salit. Pour une femme de mineur, c'était beaucoup de travail, la lessive. C'est ce que Martine, elle me dit toujours. « Tu te rappelles pas, Maman, comment tu lavais son linge ? » Et puis les pièces, vous savez, les pièces qu'on mettait à la main. Elle se rappelle et elle dit « T'en avais une bonne », mais on n'y pensait pas. Moi j'y pensais pas, je faisais, c'était normal. Ce serait maintenant… Hein ?
Olga, née en 1928

Mon papa, il avait plusieurs *toiles bleues* à laver et alors Maman les faisait tremper, il me semble, et après elle les lavait. C'était pas les machines comme maintenant… On avait une machine comme un tonneau, je sais pas si vous voyez, non ? Tu avais ça aussi toi ? Non, non, c'était vraiment pas la vie de maintenant. C'est quand même beaucoup amélioré à l'heure actuelle. Heureusement d'ailleurs. Quand elle a eu sa machine à laver, Maman disait toujours « C'est un miracle » quand elle a vu la machine à laver qui faisait tout. Pour elle, c'était quelque chose d'extraordinaire. Voilà.
Marie-Thérèse, née en 1948

Moi, j'ai eu la machine à laver quand même. Ma grand-mère avait une machine à laver en bois, ronde. Après il y a eu celle-là mais avec un moteur et après on a eu la machine à laver, pas comme maintenant. Il y avait la machine d'un côté, il y avait l'essorage qu'on tournait à la main. Je ne sais pas si vous avez connu ça. Il y avait une essoreuse avec deux rouleaux au bout et on tournait. Vous avez connu ça ? Et puis après on a eu la machine à laver qui avait la machine d'un côté, un petit essorage de l'autre. La machine, elle était énorme. Moi, j'ai eu ça en 1955 je crois, une machine comme ça. Et après on a eu les machines comme on a maintenant. Mais c'est vrai qu'il fallait une journée pour faire la lessive. Surtout qu'il y avait les couches.
Josiane, née en 1932

Marie-Thérèse Miechowski et son mari Bernard
Condé-sur-l'Escaut - France
Née en 1948

« AH BEN OUI, QU'ON SORTAIT ! »

Au cinéma. Il nous arrivait de sortir le samedi, le dimanche et le lundi, trois jours en suivant. On était K.O. En ce temps je travaillais encore… Mes yeux, ils n'étaient pas trop ouverts. Avant, il y avait les bals et nous on aimait bien, donc on y allait tout le temps, même étant mariés. On recevait aussi, on recevait de temps en temps. C'était pas grand mais on y arrivait quand même, on aimait bien. Et puis, je me suis fait des amies. Il y avait Jeannine. On allait chez l'une et l'autre pour boire une tasse. Après j'allais voir sa maman, avec mes beaux-parents on n'était pas trop loin, donc j'y allais à pied. On n'habitait pas loin l'un de l'autre. Et après, on a acheté la télévision, donc il y avait la télé que je pouvais regarder, il y avait des émissions qui m'intéressaient sinon je me serais ennuyée toute la journée, j'étais pas habituée comme ça. Il y avait la télé, il y avait les amis, et ça se passait comme ça.
Marie-Thérèse, née en 1948

Il y avait les *ducasses*, ça c'était important. Alors, quand on allait à la ducasse, on s'en allait vers quatre, cinq heures, peut-être avant, jusque telle heure, on revenait, parce que la ducasse n'était pas loin, on mangeait et puis on retournait danser. Ça c'était la grande distraction mais les gens, ils s'amusaient aussi dans leur coin. Moi j'aime danser jusqu'aujourd'hui, j'adore danser. Je suis une danseuse hors catégorie. On n'avait que ça, je vais le dire comme ça. On me dit quelque fois « Eva, toi tu sais danser tout ce que tu veux ». Je dis qu'on n'avait rien d'autre. Les sorties, c'était quoi ? De temps en temps on allait au cinéma et puis, quand on avait le droit d'aller au bal, on allait au bal, heureusement. Ils étaient étrangers, dans le fond c'était une belle distraction. Ils se retrouvaient tous à boire un coup, à danser, de toute façon personne n'avait de voiture, ils buvaient un coup, ils retournaient à pied et allaient se coucher. Aujourd'hui, il n'en est plus question.
Eva, née en 1928

Dans le temps, les gens allaient plus à la *ducasse* mais de mon temps déjà moins. Parce que les ducasses, ça arrangeait bien les gens. Les gens ne voyageaient pas donc ils s'amusaient avec les ducasses. Et il y avait un bal de la ducasse à droite, à gauche, et ainsi de suite. Même les gens allaient à vélo ou même à pied à la ducasse du village voisin, ça se faisait comme ça. Avec les vacances, tout le monde a eu sa petite auto, tout le monde est parti… Deux jours à la mer, ou bien… On a fait les ponts, on a fait des semaines de cinq jours plutôt que six donc il y a eu beaucoup plus de variétés. Les ducasses, ça se perd un peu, les ducasses de quartier c'est quasi disparu. Quand j'étais gamine, il y avait encore les ducasses. Moi, où j'habitais à Péruwelz il y avait encore la ducasse de la rue, c'était même des plus belles ducasses parce qu'il y avait des animations de toutes sortes. Ici il reste encore les grandes ducasses, on conduit encore des petits-enfants à la ducasse mais avec les parcs Walt Disney, que je sais ici, à la mer en Belgique où il y a aussi des parcs d'attraction, c'est une autre distraction. Autant dire que les ducasses c'est maintenant passé.
Ghislaine, née en 1944

Ah ben oui, qu'on sortait ! Cinéma, bal, oui, oui. Mon mari, après, il ne voulait pas beaucoup aller au bal mais moi, oui. Le bal ! Mon Dieu, j'aurais été malade si je pouvais pas y aller. J'aimais bien danser. On allait jusqu'à Fresnes. On revenait quelque fois à pied s'il n'y avait plus de train qui partait. Il y avait un dancing à Fresnes et de toute façon, pour revenir on n'était jamais seule, il y avait toujours des garçons de la cité. Alors, quand c'était à peu près l'heure de partir on retournait toujours à plusieurs.
Martha, née en 1929

Moi, quand j'avais un moment, j'aimais bien lire. Et puis, j'attendais mon mari. S'il rentrait à onze heures je n'allais pas me coucher, j'attendais et donc, à ce moment-là, je pouvais lire, il n'y avait pas de télévision en ce temps-là. Je m'en vais à la bibliothèque, et quand j'ai un moment de libre il me faut lire, c'est plus fort que moi. Ah oui ! Maintenant on les force à lire mais moi, je ne pouvais pas lire, je n'avais pas le temps.
Huguette, née en 1935

Nous on allait souvent, quand il y avait des fêtes. Quand c'était l'été, on allait à la forêt Mormal, vous savez, avec les enfants, on y passait la journée, on faisait des repas froids. On aimait bien ça. C'était nos sorties. Après, les enfants ils ont grandi, ils ont été un peu de leur côté.
Olga, née en 1928

On a la messe une fois par mois… Oui, je m'en vais à la messe, parce que moi, je cherche de la compagnie, je cherche des gens, et puis quand c'est dimanche, à la messe, ça me fait du bien et mon beau-garçon, il vient me chercher à côté de l'église. Pourtant lui, il n'est pas pour, mais enfin… Tous les dimanches quand il y a messe, même les autres dimanches, ils viennent me chercher pour aller dîner chez eux. Je ne reste pas toute seule à la maison, ils ne veulent pas. Tous les dimanches, il vient me chercher. Quand c'est pas lui, c'est les filles ou bien ma fille et je ne suis pas le dimanche à la maison, non.
Stanislawa, née en 1929

On ne s'ennuyait pas, pas du tout, et quand on avait un petit peu de temps libre, une fois de temps en temps, on se faisait un petit café entre voisines ; on faisait ça quand les maris étaient de l'après-midi parce que quand ils sont là, on peut pas parler. S'il dort, il dort à côté, ça va pas. Quand il revient et qu'il faisait le matin, si à son travail ça n'allait pas, il rentrait mal luné et on ne prenait pas non plus le café. Donc c'était une fois toutes les trois semaines. On buvait une tasse, on racontait nos petits trucs et on arrivait encore à faire du crochet, un petit peu de tricot… elle faisait beaucoup de couture, la voisine en face, et moi je lui faisais ses bords. Vous savez, je l'aidais. Si, si, on ne s'ennuyait pas, croyez-moi, on ne s'ennuyait pas. Je dis c'était bien. C'est bête, hein, on reparle de l'ancien temps, de la misère, et on dit que c'était bien !
Emilia, née en 1948

Josiane Van Der Hoeven
Hergnies - France
Née en 1932

« ALORS LÀ, LES VACANCES, ON ÉTAIT AU PARADIS »

Ah les vacances ! Attendez, on a été à La Napoule ! A ce moment-là j'avais trois enfants et j'étais enceinte de la quatrième. On est allés à Berck, là j'avais les quatre enfants. Jean-Philippe est venu beaucoup plus tard, lui. Et après… On est allés à Wimereux aussi et après on est allés en vacances en camping quand Jean-Philippe avait deux ans, quand on a eu la voiture. Vous voyez cette voiture qu'on nous a donnée. Voilà, on a commencé, on a acheté… La première année, mon oncle, nous a donné les lits de camp qu'ils avaient… D'ailleurs ils ont tous craqué la première année. On avait acheté une belle tente mais on n'avait pas acheté le matériel et tout le matériel qu'on avait, c'était du matériel qu'on nous avait donné, quoi ! Et c'est la première année qu'on est allé en camping. On est allé à Cayeux. Ça a été de belles vacances ! Et on est allés en vacances, après, tous les ans. Et tous les ans, en revenant, je disais « Je n'irai plus, c'est fini », il y avait trop d'argent à dépenser quand arrivait septembre. C'était les impôts, c'était la rentrée des classes, c'était… « Si. C'est fini, j'irai plus en vacances ». Et puis l'année d'après, qu'est-ce qu'on faisait ? On partait. Et on est allés en vacances tous les ans après, hein.
Josiane, née en 1932

On est allés deux fois en Italie, trois fois en Vendée, on a été dans les Ardennes. J'ai eu une belle vie. On n'allait pas dans les centres de vacances des Mines. Nous on louait. On pouvait aller à La Napoule mais on n'a jamais été. On aimait mieux louer, vous savez. Gilles y se rappelle qu'on allait en Vendée. Il était le chef, donc j'avais pas de souci.
Olga, née en 1928

Pour les centres de vacances des Mines, on avait du mal à y aller. C'était tous les cinq ans, vous aviez le droit. Alors on est allés… La première fois qu'on a été, on a pris le train le soir à huit heures à Douai. On est arrivés là-bas à dix heures et demie le matin. En arrivant on marchait à pied (on n'a pas une photo quelque part ?) on marchait à pied de la gare mais alors ça monte, à La Napoule… et c'était des baraques ! Vous savez, en bois. Il y avait un bâtiment mais le restant c'était des baraques. Oui… Il y a une petite plage, très belle, et puis… c'est changé, hein, parce qu'après on a été mais il y avait des bâtiments. Ils ont fait des bâtiments. On allait voir à la mer, on faisait même des excursions dans les montagnes puis partout. Et puis au soir il y avait toujours une animation. C'était bien mais après ça a changé. Mon mari aimait bien marcher. La première fois quand on est rentrés de La Napoule à la maison vous rêviez encore un jour et tout le mois. Vous disiez « Tellement que c'est beau le paysage ! ». Vous savez, vous voyez les arbres, c'est propre, c'est beau. Les vacances, elles duraient quinze jours. Quand on avait l'habitude, il fallait repartir. Mais on était contents. Après, quand on est parti la deuxième fois, il y avait tout le monde et tout le monde y voulait aller partout. Et après, à la fin, on pouvait aller plus souvent.
Marianna, née en 1919

On a fait du camping d'abord et puis après on a acheté une caravane et on partait en caravane. Je pense qu'on avait quinze jours de vacances à ce moment-là. Je ne saurais plus dire mais après ils avaient un mois. Alors nous allions à la mer. On aimait bien la mer, la mer du Nord. Et il y avait beaucoup de voisins, on rencontrait là beaucoup d'amis et on campait tous ensemble. On avait bien du plaisir à camper. On n'a pas eu de voiture tout de suite, on allait en train. On envoyait une malle et nous on allait en train mais après on a eu une voiture. C'est les temps préhistoriques, hein ! Mais on avait du plaisir, beaucoup de plaisir. On se souvient des vacances à la mer, où tout Wiers se rassemblait et où on avait bien du plaisir.
Huguette, née en 1935

Et puis on a eu les maisons de vacances avec les Mines. On a été à La Napoule dans le Midi, à Menton ou Berck. Berck-Plage j'aimais bien. Il faisait cinq jours de vacances à la nouvelle année et à la Sainte-Barbe. Moi j'allais à la nouvelle année et là je me payais à danser tant que je voulais. Et j'allais seule, vous savez, mais j'avais toujours quelqu'un. Je trouvais toujours une femme même qu'elle était plus âgée, pour être à deux dans la chambre.
Eva, née en 1928

Alors là, les vacances, on était au paradis. Quand il n'y avait plus de Mines, parce que les Mines ils ont vendu La Napoule à l'EDF, ils auraient dû partager, parce que c'est Paris qui l'a vendu. Ils auraient dû se mettre d'accord avec l'EDF parce qu'il ne restait plus beaucoup de mineurs. Des mineurs avec ceux de l'EDF : s'il y a de la place, on y va… La Napoule, c'était le paradis. On y allait souvent. On y est allés je ne sais combien de fois. La première fois qu'on y est allés, c'était encore le train. C'était la première et la dernière fois par le train. Après on y est allés en avion. Après il y a eu Menton mais on est allés à Menton qu'une fois. Menton c'est à quatre-cent mètres d'altitude mais il y a moins d'oxygène. Tandis qu'à La Napoule, c'est plus bas, ça ne me faisait rien. Tout est plat, tout est bien.
Marie-Thérèse, née en 1948 et Bernard (le mari de Marie-Thérèse)

Ah ça, La Napoule, j'y suis allée plusieurs fois, six fois peut-être. Une fois avec mon mari : c'était la première et la dernière fois avec lui et on a été en avion. Il n'en revenait pas. « Tu te rends compte, des ouvriers, on est en avion ! ». C'est vrai, ça faisait riche, en avion, il n'en revenait pas.
Martha, née en 1929

Marianna Lisiak
Thivencelle - France
Née en 1919

« IL A ÉTÉ RECONNU À CENT POUR CENT »

Après j'ai perdu mon grand frère, le plus âgé, de la *silicose* à quarante-deux ans et les femmes ne touchaient pas la silicose. Il était marié, il avait deux petits enfants. On n'en parlait pas, de la silicose. Alors, ma belle-sœur, elle n'avait rien parce que dans le temps, quand vous étiez en maladie, vous aviez droit à être malade six mois mais au bout de six mois, c'est fini, vous touchez rien. Et c'est le tour qu'elle a eu, ma belle-sœur. La silicose, mon mari il avait soixante-dix pour cent mais on l'a pas reconnu. C'est comme ça. Lui on l'a pas reconnu. Moi ils m'ont pas reconnue. Il touchait quand il vivait mais après c'est tout. Y en a, ils ont de la chance. Nous on n'a pas su se défendre.
Marianna, née en 1919

Il a toujours fallu être reconnu à plus de quatre-vingts pour cent pour qu'une femme puisse toucher quelque chose et il fallait qu'il soit mort de *silicose*. Même quelqu'un qui était à cent pour cent, s'il se faisait renverser par une voiture, la femme n'avait rien parce qu'il n'était pas mort de ça. Donc il fallait toujours qu'il soit reconnu mort de silicose. Et dans un sens, on a eu quand même un docteur qui était vraiment bien. C'était un docteur des Mines mais il était pas là quand mon mari est décédé. Mon mari est décédé le 13 juillet et lui il a fait ça le 15 juillet. Il était parti pour passer le 14 juillet en famille quelque part. Et il a dit qu'il était mort d'un infarctus mais que la silicose y était pour quelque chose. S'il n'avait pas marqué ça on n'aurait même pas accepté l'autopsie. Et même pour l'autopsie, j'ai été convoquée aux trois docteurs à Lille. On appelle ça les trois docteurs et c'est vrai, il y avait trois docteurs. J'ai été convoquée à Lille et ils m'ont posé un tas de questions sur lui. Comment il se comportait, s'il buvait… Je suis rentrée, j'ai pris le train à Saint-Amand, j'étais à la faïencerie à ce moment-là. Quand je suis revenue, je crois que j'ai pleuré de Lille à Saint-Amand, dans le train, de toutes les questions qu'ils m'avaient posées et je me disais que si j'avais su, j'aurais rien fait, j'aurais laissé comme ça. Oh oui, c'était affreux… Mais enfin, Jean-Philippe avait seize ans quand son père est décédé. Donc Jean-Philippe jusqu'à vingt et un ans il a touché la moitié de ce que moi je touchais. Voyez, ça fait quand même quelque chose.

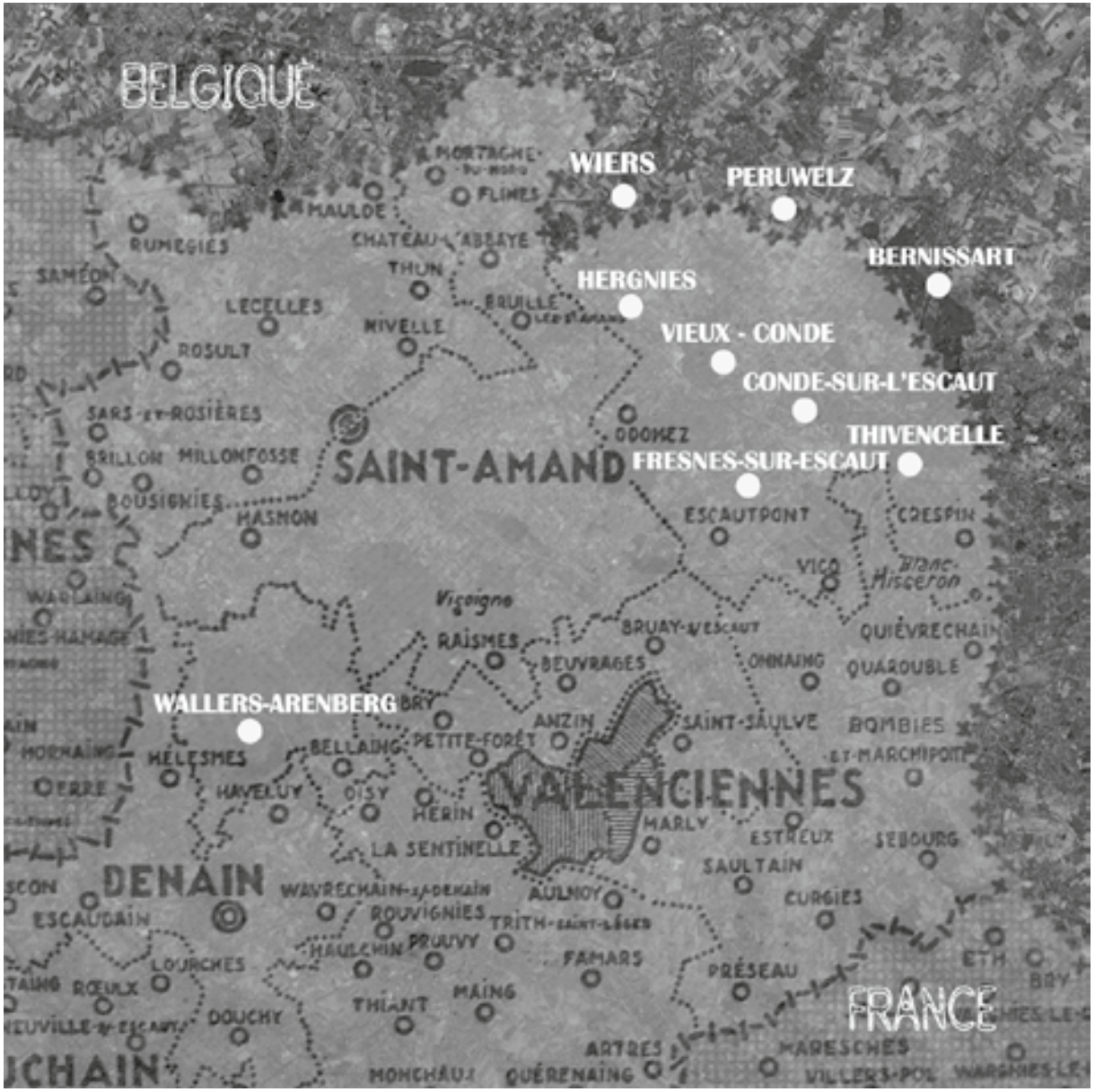
Les enfants de mineurs décédés de la silicose n'étaient plus pris par les Allocations familiales, ils étaient pris par une caisse spéciale. Ce sont les syndicats qui ont gagné ça quand même. Je sais plus bien l'année qu'il a pris sa retraite, ça devait être en 1978 par là. Oui, il n'a pas été longtemps en retraite quand même. Avant sa retraite il était reconnu depuis longtemps. Il a été reconnu à cinq pour cent après il est monté à quinze pour cent et quand il a pris sa retraite il était reconnu à trente-cinq. Mais il avait beaucoup plus. Mon mari disait toujours aux femmes de mineurs dont les maris mouraient « Ecoutez, suivez les conseils du syndicat, faites faire une autopsie ». Mais il y en avait beaucoup qui ne le faisaient pas. Mais lui disait toujours « S'il m'arrive quelque chose, un coup, il faut faire l'autopsie ». Donc on l'a fait et il a été reconnu à cent pour cent. Alors qu'il est mort le 13 juillet et on lui a fait l'autopsie après la Toussaint. Donc je sais pas s'ils ont vu grand-chose. Mais il a été reconnu à cent pour cent. Donc, moi je touche cinquante pour cent. Plus cinquante pour cent de sa retraite de silicose et ça c'est pas à déclarer. C'est ce qu'ils veulent faire maintenant. S'ils font les journées de blessés, les maladies professionnelles déclarées, ça aussi ce sera à déclarer.
Josiane, née en 1932

On va pas laisser ça à Pierre, Paul ou Jacques, enfin à l'Etat ! C'est un droit, un droit bien justifié. Surtout que Maman, elle n'avait pas travaillé. C'était pas rémunéré, il n'y avait rien. Donc heureusement qu'elle pouvait avoir de l'argent. Si vous voulez, dans son malheur, elle a eu, on va dire entre parenthèses, du bonheur. Voilà. Et puis il me regarde avec ses grands yeux en me disant « Ben tu sais, j'en ai plus pour… ». Ben je disais « Non, tu vas t'en sortir ». C'était la période au mois de décembre, avec les grippes qui roulaient et il y avait beaucoup de gens grippés. Et je disais « Ben non, nous on n'est pas bien non plus mais non, c'était pas ça et lui savait bien. Je courais lui chercher un énième coussin, il en avait déjà deux ou trois, mais ça n'allait pas. C'est la dernière fois que tu l'as vu, il avait déjà ses jambes toutes gonflées. Il m'a dit « C'est fini ». Je lui ai dit « C'est fini. C'est la fin ». Je crois qu'ils sont allés chercher un bol de soupe et j'arrivais et c'était fini.
Marie-Thérèse, née en 1948

C'est-à-dire que les mines se sont fermées après mais lui il a dû arrêter à cause de la maladie professionnelle, parce qu'il avait la *silicose* à cent pour cent. Dur, dur. Mais il n'en est pas décédé, il est décédé d'un cancer. Donc je n'ai pas eu la pension que je devais avoir tout en ayant cent pour cent de maladie professionnelle. Ça n'a pas été reconnu. Il a été opéré de l'estomac donc on n'a rien pu faire, je n'ai pas eu la pension que je devais avoir. Ça c'est injuste, parce qu'il était quand même reconnu à cent pour cent. Il est décédé à soixante-trois ans mais sur trois mois de temps avec le cancer. Bien souvent ils finissaient par un cancer. Ce n'est pas reconnu, mais bien souvent… J'en connais beaucoup qui ont eu un cancer.
Huguette, née en 1935

Mon papa il a travaillé jusqu'à soixante-sept ans. Ma mère est décédée brutalement donc il a plus travaillé et il a vécu encore neuf ans. Il toussait et c'est là qu'on a vu qu'il était déjà silicosé. Mais on disait pas que c'était de la *silicose*, c'était de l'emphysème. L'emphysème. Ben oui, c'était un rude emphysème, ça. Après on a eu le docteur Pottier et quand il a été malade, il a dit « Ben papa a trente-cinq ans de mine ». Ben oui. Alors il dit « Quand ça ira, vous viendrez passer les radios chez moi ». Il m'a dit « Venez voir un peu. Regardez, il a plus de poumons ». C'était deux ans avant qu'il meure, alors on a fait des démarches. Là on a dû aller voir un médecin et puis il l'a ausculté et puis ses pieds étaient déjà gonflés. Donc il a fait son rapport mais on a eu très vite les nouvelles qu'il était reconnu à quarante-cinq. Quarante-cinq pour cent de silicose et il respirait avec l'œsophage, il avait plus de poumons…
Martha, née en 1929

Alors ils ont dit à mon époux qu'il a des poumons de nouveau-né. Au départ il avait dix pour cent et quand on a dix pour cent on vous les rachète. Donc, on rachète pour ne pas lui donner une augmentation tous les ans et comme sa *silicose* n'avait pas évolué on lui avait fait une proposition. « Voilà, on vous rachète dix ans » parce qu'ils avaient peut-être estimé qu'il vivrait encore dix ans. A ce moment, je me souviens, on avait eu un million. Ça ferait peut-être l'équivalent de mille cinq cents euros maintenant. Oui, ils ont dit qu'il a des poumons de nouveau-né.
Emilia, née en 1948



Carte du Valenciennois
Echelle incertaine

LEXIQUE

Babka : gâteau polonais de type brioche fait traditionnellement pour le dimanche de Pâques.

Boutelot ou Flacon : gourde métallique dans laquelle le mineur emportait sa boisson.

Briquet : casse-croûte du mineur.

Charbonnière : cuisinière au charbon servant aussi de chauffage dans la maison.

Charbonnages : société nationale française ou belge d'exploitation des mines de charbon.

Coup de grisou : le grisou est un gaz naturel qui se dégage des couches de charbon. Très redoutées des mineurs, les explosions causées par ce gaz, appelées coups de grisou, ont fait de nombreuses victimes.

Coron : habitation ouvrière typique des régions minières ; les corons constituaient des quartiers d'habitations unifamiliales étroites, à un étage, avec un petit jardin potager à l'arrière. La distinction entre coron et cité de mine tient quant à elle plutôt au caractère mitoyen ou non des maisons : elles le sont dans le coron (d'où un effet « mur de briques » sur toute la rue), pas dans la cité (où les maisons sont individuelles ou jumelées). Ces habitations sont la propriété des sociétés minières ou plus tard des Charbonnages.

Criblage : passer au crible, trier. Ouvrières ou jeunes hommes qui triaient sur des tapis roulants le charbon remonté du fond pour en évincer les cailloux et ne garder que le charbon, « travailler au criblage ».

Czarnina : soupe polonaise faite avec des morceaux et du sang de canard, différents fruits secs, du vinaigre de pomme et du miel.

Ducasse : fête traditionnelle de village ou de quartier, en Belgique et dans le Nord de la France.

Etre farcée : expression du Nord voulant dire, ne pas s'éveiller à temps et arriver en retard à son travail.

Logeur : homme ou femme (logeuse) à qui était louée une chambre ou un lit dans la maison.

Mallette : sacoche en tissu, puis plus tardivement boîte en fer blanc dans laquelle le mineur emportait son briquet et son boutelot.

Rabiot : faire des heures supplémentaires, « faire du rabiot ».

Silicose : maladie pulmonaire provoquée par l'inhalation de particules de poussières de silice dans les mines. Elle a frappé notamment en France les mineurs de charbon à grande échelle à partir des années 1925 lors de la généralisation des machines d'extraction lourdes (marteaux-piqueurs puis haveuses), sans que soit recherchée la neutralisation des poussières. Elle se traduit par une réduction progressive et irréversible de la capacité respiratoire, même après l'arrêt de l'exposition aux poussières.

Toile bleue : vêtement de travail en toile de coton épaisse et de couleur bleue.

BIOGRAPHIES

LE BOULON, Pôle Régional des Arts de la rue

Structure dédiée à la création dans l'espace public, le Boulon combine à la fois un travail de diffusion avec une saison annuelle « arts de la rue et de la piste », un travail de soutien à la création et aux pratiques artistiques. Il conçoit et organise le festival des arts de la rue du Valenciennois « Les Turbulentes ». Il fait partie du réseau des lieux de fabrique, des festivals et des structures engagées dans le développement des arts de la rue à l'échelle du territoire national et transfrontalier. Vecteur d'une alternative en termes de production et de représentation des arts vivants dans l'espace public, le Boulon s'attache à croiser des résidences d'écriture et d'expérimentation imaginées spécialement pour le territoire et permettant de développer des formes innovantes de rencontres entre actes artistiques et populations. Depuis 2002, le Boulon a reconquis une ancienne boulonnerie sur un site où fut fabriquée une partie des rivets de la Tour Eiffel. Au terme des travaux de réhabilitation portés par la communauté d'agglomération Valenciennes Métropole, le Boulon va disposer d'un outil exceptionnel au service d'un projet unique en faveur des arts de la rue et de la piste.
www.leboulon.fr

Camille Perreau

Le parcours de Camille Perreau, scénographe de formation, révèle autant d'attirance pour la technique que pour la création - logistique et régie de tournées, création de costumes, assistanat des directeurs techniques des festivals Vivacité et d'Aurillac, scénographies et décoration du lieux de convivialité de festivals (Furies, Musiques de Rues, Festival d'Avignon), de spectacles, créations de spectacles. Ses premières collaborations s'inscrivent dans le milieu du théâtre en salle (avec Joël Jouanneau, par exemple), avant que son cœur et le hasard des rencontres ne la portent vers le milieu des arts de la rue, où elle alterne la mise au service de ses compétences pour d'autres compagnies (Bambuco, 26000 Couverts…), et la création de ses propres spectacles, au sein de la compagnie Entre chien et loup qu'elle crée en 2002. L'univers qu'elle développe porte toujours une attention particulière au son et à la parole recueillie, à la lumière et à un travail plastique visant à mobiliser pleinement le spectateur, à éveiller ses sens et ses perceptions.
www.cie-entrechienetloup.net

BIOGRAPHIES

Caroline Vergon

Titulaire d'un DEA de Sciences du langage, la formation de Caroline Vergon la destinait à devenir professeur de Français Langue Etrangère à l'Université. Avant que la découverte des arts de la rue, en tant que spectatrice, ne la fasse bifurquer… Fondatrice de la Grosse Entreprise, à Besançon, elle y assurait la diffusion des spectacles de différentes compagnies, gérait la coordination artistique, la recherche documentaire et la programmation du festival les InsTempsFestifs. En 2006, elle devient chargée de production indépendante et se met au service de différentes compagnies. Ses collaborations actuelles avec Entre chien et loup et Tricyclique Dol portent sur la diffusion et la production. Au fil des projets, la compagnie Entre chien et loup l'associe également au recueil de témoignages, à la recherche documentaire, l'écriture et la dramaturgie.

Christophe Raynaud de Lage

Photographe oeuvrant dans différents domaines, Christophe Raynaud de Lage affiche une prédilection pour le spectacle vivant. Photographe officiel du Festival d'Avignon, il intervient aussi dans différents magazines spécialisés (cirque, arts de la rue, théâtre), noue des collaborations avec différentes structures de diffusion, création, et formation : Parc de la Villette, Comédie Française, Académie Fratellini, Centre Dramatique National de Montluçon, entre autres, part en missions humanitaires pour Clowns Sans Frontières. Il participe également régulièrement à des publications et à des expositions consacrées au spectacle vivant.
www.raynauddelage.com

François Payrastre

Co-fondateur de la compagnie KompleXKapharnaüM, François Payrastre s'est spécialisé dans la création sonore pour le spectacle vivant. Composition, créations de musiques live, de bandes sons, ses talents s'appliquent aussi à la vidéo, à la création de dispositifs techniques scénographiques, et au développement de systèmes interactifs. Il assume aussi un rôle d'accueil et de conseil technique auprès des compagnies accueillies à En Cours. Au gré des projets, il a ponctuellement collaboré avec les compagnies Carabosse, Pixel 13, Guy Alloucherie (cie HVDZ), Oposito et Litecox. Depuis 2008, où il a réalisé les bandes sons de « Deux, un état des lieux », il est devenu le précieux M. Son d'Entre chien et loup.

Marie-Madeleine Linck

Apres avoir travaillé à la Commission française pour l'Unesco, Marie-Madeleine Linck a exercé différents métiers (antiquaire et galeriste) et a réalisé plusieurs traductions et transcriptions tant dans le cadre de son poste actuel d'assistante de direction à la Conférence des Eglises européennes que pour différents projets culturels. C'est grâce à son savoir-faire et à la générosité avec laquelle elle sait être une personne ressource de qualité que la compagnie s'est tournée vers elle pour la réalisation du travail, minutieux, de transcription et de littérarisation des enregistrements réalisés.

Merci à celles qui ont généreusement partagé avec nous leur temps et leurs souvenirs :

Khadija Aouzali, ainsi que toute sa famille
Wallers-Arenberg - France
Emilia Brogniart et son mari Bernard
Vieux-Condé - France
Eva Budniarski
Vieux-Condé - France
Huguette Delcourt
Wiers - Belgique
Martha Drobinski
Vieux-Condé - France
Ghislaine Duquesnoy
Péruwelz - Belgique
Marianna Lisiak et sa fille Antoinette Lisiak
Thivencelle - France
Marie-Thérèse Miechowski et son mari Bernard
Condé-sur-l'Escaut - France
Julienne Montuelle et sa fille Astrid Colmant
Bernissart - Belgique
Stanislawa Salata
Thivencelle - France
Josiane Van Der Hoeven
Hergnies - France
Olga Wisniewski
Fresnes-sur-Escaut - France

Merci à tous ceux qui ont participé à la réalisation de cet ouvrage :

Toute l'équipe du Boulon
La Ville de Vieux-Condé
Le Parc naturel régional Scarpe - Escaut
Le Club Bassin Minier Uni du Pays de Condé
Arrêt 59, Foyer Culturel de Péruwelz

Dominique Bruggeman
Serge Censi
Luc Coppin
Anne Darey
Eddy Deliaert
Marie-Luce Demonet
Gilles Faure
Virginie Foucault
Prune et Ludovic Forest
Claire Hédreul
Jean-Louis Langlais
Jean-Pascal Laux
Agnès Lavergne
Marie-Anne Leleu
Didier Meurot
Martine Novacki
Maryan Stryszak
Serge Van Der Hoeven

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Ministère
Culture
Communication

Conseil Général
Département du Nord

Vieux
Condé
Ville de toutes les énergies

Interreg efface les frontières
INTERREG IV
France / Wallonie / Vlaanderen
Union européenne - Fonds Européen de Développement Régional

Parc
nature
regional
Scarpe - Escaut

BASSIN
MINIER
NORD-PAS DE CALAIS
Candidat
au Patrimoine Mondial

SOMMAIRE

Une mine de femmes	4
Fallait qu'on aide Maman, nous	6
C'était les maisons de mineurs	10
C'était une course	14
Pour la lessive, on s'y prenait la veille	18
Faim, on n'a pas eu faim	22
Pourvu qu'il revienne !	26
Je travaillais pour deux-cent-cinquante grammes de beurre	30
V'la la quinzaine !	34
Il y a la machine, il y a le gaz, ça change la vie quand même	38
Ah ben oui, qu'on sortait !	42
Alors là, les vacances, on était au paradis	46
Il a été reconnu à cent pour cent	50
Carte	53
Lexique	54
Biographies	55 - 56
Remerciements	57 - 59